Éric de ROSNY

jésuite et anthropologue, professeur d'anthropologie de la santé
à l'Université catholique de l'Afrique centrale (UCAC)

(2002)

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Éric de ROSNY

ICI OU LÀ EN AFRIQUE. Récits et péripéties.

Préface de Pierre-Marie Mesnier. Paris : L'Harmattan, 2002, 204 pp. Collection : *Graveurs de mémoire*.

Autorisation de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales accordée par l'auteur le 20 décembre 2011 et confirmée par Monsieur Jean Benoist, ami personnel du Père de Rosny le 22 décembre 2011.

Courriel Jean Benoist : oj.benoist@wanadoo.fr

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 16 juin 2013 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec,.

Éric de ROSNY

jésuite et anthropologue, professeur d'anthropologie de la santé
à l'Université catholique de l'Afrique centrale (UCAC)

**Ici ou là en Afrique.
Récits et péripéties**

Préface de Pierre-Marie Mesnier. Paris : L'Harmattan, 2002, 204 pp. Collection :
Graveurs de mémoire.

[203]

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Préface](#) [5]

[Introduction](#) [13]

I. [Étranger en Algérie](#) [17]

1. [La Royale](#). [19]
2. [L'honneur du séminariste](#). [25]
3. [La peur au ventre](#). [31]
4. [Ces hommes à la nuque raide](#). [39]

II. [Les paresseuses inoubliables des aéroports](#) [47]

5. [La dame en rose](#). [49]
6. [Les révoltées de la fripe](#). [55]
7. [De Douala à Honolulu avec un porte-documents](#). [61]
8. [Portrait de groupe avec dame](#). [69]

III. [Le Cameroun, c'est le Cameroun !](#) [75]

9. [Les dents du Saint Père](#). [77]
10. [La sardine et le requin](#). [85]
11. [Noël à Ebodjé](#). [93]
12. [La vieille dame de Jébalé](#). [103]
13. [Du devoir de réserve](#). [111]
14. [La descente de croix](#). [119]
15. [Sur la table de ping-pong](#). [127]

IV. [Les enfants de la savane tchadienne](#). [135]

16. [Une carte d'identité scolaire !](#) [137]
17. [Le rire de Sara](#). [145]
18. [La solitude du gardien de but](#). [155]
19. [Un air de flûte douce](#). [161]

V. [Magie médiatique](#). [167]

- 20. [Incontournables journalistes](#). [169]
- 21. [Issa, grand maître international](#). [177]
- 22. [La fête de la béatification](#). [185]
- 23. [Nul n'est prophète en son pays](#). [193]

[Situation des récits dans le parcours de l'auteur, 1956-2001](#). [201]

**Ici ou là en Afrique.
Récits et péripéties.**

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Auteur de *Les yeux de ma chèvre*, un classique de l'anthropologie médicale africaine (Pion, Terre Humaine, 1981) Éric de Rosny abandonne ici la rigueur de l'enquête pour se donner le plaisir de raconter. Des pays où il a séjourné depuis 1956 - Algérie, Tchad, Côte d'Ivoire, et le Cameroun où il demeure encore - sa mémoire a précieusement conservé les images de scènes fortes dont il a été le témoin privilégié, mais parfois à ses dépens... Cela donne 23 récits courts, haletants, racontés avec verve et malice. Qu'est-ce qui fait que l'auteur ait retenu ces souvenirs plutôt que d'autres, à des années de distance ? Ce sont des exemples marquants : « Selon moi, leur parenté secrète est à chercher dans le saisissement qui s'est toujours emparé de moi devant l'inventivité des Africains, en butte à des difficultés quotidiennes de l'autre monde, pour rester eux-mêmes : une irréductible forme d'humanisme. »

Éric de Rosny, jésuite, est actuellement Directeur du Centre spirituel de Rencontre à Douala (Cameroun)

[5]

**Ici ou là en Afrique.
Récits et péripéties.**

PRÉFACE

Lettre à l'auteur

Pierre-Marie Mesnier

[Retour à la table des matières](#)

Mon cher Éric,

Quand tu m'as proposé de préfacier les récits qui suivent, j'en ai conçu une grande joie et un peu d'inquiétude : un des codes immuables de la sagesse et des savoirs traditionnels que tu as si bien décrits dans le contexte africain ne veut-il pas que ce soit l'Ancien qui « auto-rise » le plus jeune à s'exprimer ? Et voilà que toi, l'auteur confirmé, tu inverses les rôles en me demandant ici de parler le premier !

Le lecteur doit alors comprendre que c'est un autre registre qui préside à cette demande, celui de l'amitié, une forte amitié qui remonte à plus de trente ans.

[6]

Octobre 1970 : jeune coopérant, je prends le même avion que toi à destination de Douala et je ne suis pas rassuré du tout : l'aventure africaine m'attire, mais, une semaine auparavant, un Boeing de la Swissair, compagnie que nous empruntons, a été victime d'une explosion en plein vol due à un attentat terroriste... Voilà la première expérience

forte que j'ai partagée avec toi et ton calme de déjà « vieil africain » m'a rasséréiné durant ce long voyage ¹.

Avant que le préfacier ne s'efface pour présenter en quelques mots tes récits, le lecteur apprendra encore quel rôle tu as joué dans ma découverte de la face cachée d'une Afrique dont rien ne me serait apparu si je m'en étais tenu à mon seul rôle d'enseignant consciencieux au collège Libermann de Douala : c'est l'époque où tu commençais - reprenant et prolongeant cette magnifique tradition illustrée par de grands jésuites depuis la fondation de l'ordre - une

[7]

impressionnante immersion dans la culture du pays douala. Depuis ta modeste case du quartier de Deïdo où j'allais souvent te voir, tout en apprenant la langue, ton but initial, tu commençais à découvrir les pratiques traditionnelles dans le domaine de la santé, tu rencontrais tes premiers amis « médecine men », ceux qu'on s'accorde aujourd'hui à appeler les tradipraticiens. Je t'ai accompagné alors dans bon nombre de ces séances collectives de soins nocturnes - parfois interminables, souvent ponctuées de moments très forts - que tu as si bien décrites et interprétées dans tes ouvrages. Ce long chemin t'a conduit à passer de l'autre côté du miroir, toi-même devenant - pardonne moi ce néologisme abusivement syncrétique - un « tradiprêtre » capable d'entendre et de voir sur plusieurs registres culturels et religieux les maux que tes consultants d'aujourd'hui t'exposent.

De voir plus encore que d'entendre : les lecteurs de ces courts et passionnants récits découvriront ton sens aigu de la vision, sûrement affûté et transformé par l'initiation [8] que tu as décrite dans *Les Yeux de ma chèvre*, mais aussi et d'abord par ces longs moments d'observation, cet acharnement du travailleur infatigable que tu as toujours été à les restituer au plus près, dans de minutieuses monographies rédigées à chaud - j'en ai été témoin - sans vouloir risquer la moindre interprétation avant d'avoir « filmé » la séance observée dans ses plus petits détails. Tu ne t'es jamais prétendu universitaire ni chercheur profes-

¹ Il est bon que le lecteur sache aussi que nous partagions à l'époque le même engagement dans la Compagnie de Jésus et qu'il y aurait beaucoup à dire sur le rôle et la qualité de ces réseaux, aussi invisibles que solides, qui relient aujourd'hui bon nombre de ceux du « dehors » à ceux du « dedans »... Mais ceci est une autre histoire.

sionnel, et voilà que tes ouvrages ont connu une audience et une reconnaissance dans la communauté scientifique que bien des anthropologues pourraient légitimement t'envier. Tu représentes pour moi ce modèle précieux - et trop rare - d'une alliance particulièrement féconde entre l'action et la pensée, l'intervention et la réflexion, ce paradigme du « praticien chercheur » qui fait tant défaut à notre tradition française si lente à se débarrasser des vieux clivages entre les savoirs pratiques et théoriques dont se nourrit encore la hiérarchisation de notre système éducatif et universitaire...

Un visuel donc - ta passion pour le cinéma en est un autre indice. Les récits que tu nous offres aujourd'hui sont autant de petits films que l'on a grand plaisir à suivre, grâce [9] à ta plume élégante et légère, dans les zones d'expérience les plus diverses que tu as traversées. Grâce également à un solide humour qui peut ici s'exprimer tout à loisir, débarrassé que tu es maintenant des contraintes de l'écrit long à valeur plus démonstrative. Un seul exemple de cet humour : la sympathique autodérision dont tu entoures ce nom à rallonge qui t'a valu quelques ennuis narrés dans « La Royale » - ce qui n'exclut pas la fierté d'appartenir à un très ancien lignage - jusqu'à oser, en exergue du premier chapitre, ce mauvais calembour que n'aurait pas dédaigné un Victor Hugo qui en était friand, « Rosny soit qui mal y pense » !

Le lecteur pourra, au fil de ces « récits et péripéties », rire avec toi des mésaventures du rappelé en Algérie bien empêtré dans son tout nouvel uniforme de fusilier marin, de l'apprenti chasseur dans la brousse ou du voyageur confronté aux affres de la perte en transit d'une mallette pleine de précieux documents... Mais il partagera aussi l'émotion de scènes fortes vécues à l'armée (« La peur au ventre ») ou, au centre de cet ouvrage, dans ce contexte camerounais que tu connais si bien pour y être plongé depuis 45 ans : la vie quotidienne des pêcheurs de sardines, le Noël dans un village [10] de la côte, l'angoisse de cette vieille femme accusée de sorcellerie, l'apparition de la jeune malade mystérieusement ranimée par un « nganga », un grand maître des soins traditionnels, ou encore la vision du cadavre de ce jeune étudiant installé en hâte sur la table de ping-pong de la cité universitaire, au grand scandale de ses camarades.

Ton regard tour à tour amusé, étonné, indigné et empreint d'empathie nous donne à vivre des scènes pleines de couleurs, de saveurs et de sons - une vraie fête pour les sens - agrémentées par ton habileté à

camper le décor, à faire dialoguer les personnages en véritable scénariste. La vision nous entraîne parfois aux confins de l'onirisme : au Tchad, ces jeunes qui jouent dans le lointain semblent quelques génies rieurs surgis de la brume du fleuve. Elle nous fait aussi goûter la poésie de moments d'exception, tel cet « air de flûte douce » qui envahit un paysage paisible et grandiose et le relie harmonieusement à la gravité d'une émouvante cérémonie.

Les titres aussi sont savoureux, je ne résiste pas au plaisir d'en citer quelques-uns : « Les révoltées de la fripe », [11] « Le rire de Sara », « Portrait de groupe avec dame », « Ces hommes à la nuque raide ». Autant de références bibliques, littéraires ou cinématographiques sous-jacentes, comme dans « Les dents du Saint Père » : l'allusion au film de Spielberg fait partager au lecteur comme un joyeux frisson d'irrévérence contenue ! ²

Pour ceux qui te connaissent, ces récits, indirectement, parlent aussi de toi, de ta grande capacité à observer, à rire, à t'indigner comme à t'émerveiller et, plus encore, à compatir. Oui, la compassion est sans doute le thème clé qui traverse ces récits, les rend si touchants dans leur diversité et te rend si proche, toi qui nous les offres.

Pierre-Marie Mesnier

Enseignant-chercheur à l'université de Paris III-Sorbonne Nouvelle en sciences de l'éducation, et photographe occasionnel d'Eric de Rosny pour *Les yeux de ma chèvre*.

[12]

² Il va de soi que cette interprétation n'engage que l'auteur de cette préface.

[13]

Ici ou là en Afrique.
Récits et péripéties.

INTRODUCTION

Les remontées de la mémoire

[Retour à la table des matières](#)

Les courts récits qui suivent n'ont pas trouvé place dans mes livres ³. Us auraient mérité d'y figurer autant que d'autres mais ils n'entraient pas dans cette sorte de sélection naturelle qui s'impose à l'auteur quand il écrit sur un sujet. Je pensais qu'ils mourraient de leur belle mort dans le lit de ma mémoire mais je sous-estimais la capacité de celle-ci à sauvegarder ce qui lui paraît répondre à une nécessité dont elle a seule le secret. Est conservatrice surtout la mémoire visuelle que mes amis devins m'ont appris à découvrir et même à exploiter. Les événements de ces récits sont restés là, tranquilles, je ne sais où dans ma tête ou dans mon cœur, attendant l'heure de leur réapparition à la surface de ma [14] conscience. Ils se rappellent de temps en temps à mon bon souvenir et je me dois de rendre justice à leur endurance en les mettant par écrit.

³ [Ndimsi, ceux, qui soignent dans la nuit](#), CLE, Yaoundé 1974 ; [Les yeux de ma chèvre, sur les pas des Maîtres de la nuit en pays douala](#), PLON, coll. Terre Humaine, Paris 1981 ; Presses Pocket, 1987 ; [L'Afrique des guérisons](#), Karthala, coll. Les Afriques, Paris 1992 ; [La nuit, les yeux ouverts](#), Le Seuil, Paris, 1996 ; [Étude panoramique des Nouveaux Mouvements religieux et philosophiques à Douala](#), Macacos, Douala 2000.

À la différence d'un rêve, qui lui aussi a la faculté de faire retour, les événements que je rapporte sont réels, se sont passés exactement comme je les raconte, moyennant une mise en forme de ma part qui est d'ordre littéraire. Chez les Douala on distingue les rêves ordinaires (*ndoti*) qui, la plupart du temps, s'évanouissent au réveil, des songes (*jene la ndoti*) qui eux peuvent être encore relatés dix ans après la nuit de leur naissance. Mes visiteurs m'en rapportent certains avec une telle véracité, un tel luxe de détails que parfois je jurerais qu'ils les ont vus la nuit précédente. Il m'arrive même de me demander s'ils ne racontent pas des faits réels. Non, mes récits retracent tous des événements que j'ai vécus éveillés, autrement ils n'auraient pas résisté à la concurrence impitoyable que se font les fantasmes. Ce ne sont pas des nouvelles romancées. Le seul point commun de ces récits et de mes rêves est que j'en suis dans les deux cas l'acteur, l'observateur principal, ou parfois la victime.

[15]

Des récits généralement mouvementés ! Combien de fois ai-je entendu l'hôtesse de l'avion annoncer d'une voix blanche qui se voulait rassurante : « Nous entrons dans une zone de turbulence. Veuillez attacher votre ceinture ! » En l'air, sur mer ou au sol, il est rare qu'un événement se passe sans perturbation ou ne fasse craindre un drame qui le plus souvent, par bonheur, ne se produit pas et vire même au tragi-comique. Mais celui-là s'oublie moins vite que des histoires roses sans incident. Sans doute est-ce pourquoi le côté pathétique des péripéties que je raconte a contribué à me les faire garder en mémoire. J'ai écrit ces mini-drames sans difficulté. Ils ne m'ont pas résisté pendant le travail de l'écriture comme ce fut le cas pour certains épisodes de mes livres. Ils étaient prêts à sortir parce que je les avais dans les yeux. J'en ai arrêté le nombre à vingt-trois pour la bonne raison qu'aucun autre ne s'imposait à moi pareillement.

Je me suis demandé dans quel ordre je devais les placer. Comme ils me sont revenus à la mémoire les uns après les autres sans égard pour la chronologie, je n'ai pas voulu les ranger en suivant les dates réelles. Il suffit de savoir qu'ils se passent à un moment donné du presque demi-siècle [16] que j'ai vécu en Afrique, de 1956 à nos

jours ⁴. Pourtant il me fallait bien les classer. J'ai choisi un découpage géographique, lequel s'est trouvé brouillé par les voyages. Que le lecteur ne se soucie donc pas du classement arbitraire que j'ai choisi ! Il peut très bien les lire à sa guise dans le désordre. Pardon pour l'impression d'éparpillement qu'ils donnent dans le temps et dans l'espace !

Il doit bien y avoir quand même une relation de parenté entre ces souvenirs qui s'entêtent à rester vifs, une certaine idée directrice, quelque chose qui leur est commun. Je compte sur le lecteur pour découvrir dans son trousseau d'expériences la clé d'interprétation qui me manque dans la mesure où il a vécu, quels que soient le lieu et l'époque, des scènes non pas analogues mais aussi fortes. Selon moi, leur parenté secrète est à chercher dans le saisissement qui continue de s'emparer de moi devant l'inventivité des Africains, en butte à des difficultés quotidiennes de l'autre monde, pour rester eux-mêmes. Une irréductible humanité.

Douala, 1^{er} janvier 2002

⁴ À La fin de l'ouvrage, p. 201 : situation des récits dans le parcours de l'auteur entre 1956 et 2002.

[17]

Ici ou là en Afrique.
Récits et péripéties.

I

ÉTRANGER

EN ALGÉRIE

[Retour à la table des matières](#)

[18]

[19]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

I. ÉTRANGER EN ALGÉRIE

1

LA ROYALE

« *Rosny soit qui mal y pense !* »

[Retour à la table des matières](#)

Éric de la (ou de le) Gorgue de Rosny, tel est mon nom. Je le retrouve dans son entier sur tous les documents administratifs me concernant. Ce nom ancien 'à courant d'air', comme n'ont pas manqué d'en rire mes camarades de classe, ne m'a jamais causé de problème sous les successives républiques françaises plus éphémères que lui. Il est vrai qu'il m'a apporté quelques tracasseries mineures comme d'avoir à le dénicher sur les listes des résultats d'examen. Suis-je à D, à L, à G ou à R. ? Et dans certains aéroports d'Afrique où les queues d'attente pour le contrôle des passeports correspondent à la première lettre des noms. Un jour, à Douala, un commissaire instruit et compréhensif, auquel je demandais quelle était ma Lettre de passage, m'a fait remarquer que le Droit français m'autorisait à prendre le nom d'une jeune fille de ma mère si, celui de mon père me faisait difficulté. « Chef, lui ai-je répondu, vous rendez-vous compte ? Avant son mariage ma mère s'appelait 'de Durfort Civrac de Lorge' ! » [20] Alors donc il est paradoxal que ce soit dans la Marine française, fière de s'appeler 'la Royale', que mon patronyme m'ait causé de réels ennuis !

En mai 1956, au fort de la guerre d'Algérie, quand le gouvernement puisait dans les réserves d'hommes de la France des effectifs supplémentaires pour tenter d'assurer le 'maintien de l'ordre' sur l'étendue du territoire en rébellion, ma classe a été 'rappelée' sous les drapeaux. Les 'rappelés', dont certains étaient mariés et pères d'un enfant, durent se rendre sur les bases de départ pour l'Algérie sous la contrainte de la Loi. Convoqué à vingt-six ans et au beau milieu de mes études de philosophie, j'étais prié de rejoindre le 5^{ème} dépôt de la Marine à Toulon. L'appel me prit de court étant donné que je n'avais pas fait de service militaire - une information nécessaire pour comprendre la suite - à la différence des autres appelés. J'avais profité d'un accord passé entre le gouvernement socialiste d'alors et l'Eglise pour que de jeunes religieux puissent servir dans des établissements scolaires sur le pourtour de la Méditerranée. C'est grâce à cette clause que j'ai pu séjourner pendant deux années (1952-1954) dans un collège des jésuites au Liban, en guise de service militaire. Un arrangement à l'amiable qui devait [21] garder un caractère confidentiel pour ne pas attirer l'attention des communistes sur un pareil cas de collusion (sic) ! On nous appelait des 'détachés militaires', pas encore des coopérants. À la décharge de la Royale, je reconnais qu'à l'époque nous étions des cas rares.

Entre Paris et Toulon le train dut s'arrêter plus de vingt fois à cause des fameux 'rappelés' qui tiraient la sonnette d'alarme à tout bout de champ faute de pouvoir protester autrement. On comprendra alors que nous ayons été accueillis avec fraîcheur à Toulon par des officiers et des sous-officiers décidés à nous encadrer fermement. Nous en avons pris conscience dès l'appel, par où tout commence dans l'armée. On nous regroupa, mes compagnons de voyage et moi, dans une cour du 5^{ème} dépôt, moi en soutane car je n'avais pas l'intention de cacher mon identité de séminariste, les autres en péquin, c'est-à-dire en civil.

Le quartier-maître préposé à l'accueil des arrivants commence donc à nous appeler nom après nom en suivant l'ordre alphabétique. J'entends soudain : « Matelot de la Gorge ! ». J'attends un instant pour être sûr qu'il ne s'agit pas de quelqu'un d'autre et je réponds : « Présent ! ». Rigolade générale [22] autour de moi. Un curé qui s'appelle « de la gorge », pas mal ! Imperturbable, le chef continue sa lecture : « de Rosny ! ». Au moins le bien connu 'Rosny-sous-bois' a-t-il évité à mon nom une seconde déformation. Que faire ? Je réponds derechef :

« Présent ! » J'étais pris en flagrant délit de simulacre : « Vous, ça suffit ! Vous avez déjà répondu ! » Une bonne occasion pour lui d'éclater, sans égard pour la soutane : « Ah ! Vous voulez jouer au plus fin ! Quinze ans de marine ! Vous ne 'bitterez' pas un vieux mataf comme moi ! Je connais la combine : vous répondez pour un pote qui s'est barré ! » Contre toute discipline, je sors des rangs et je tente de lui expliquer que ça forme un seul nom : « de-la-Gorgue-de-Rosny ». Gros succès dans l'équipage ! Cette comédie va-t-elle donc se reproduire à mes dépens à chaque appel ?

Sans réfléchir davantage, je me rends au secrétariat pour tenter d'expliquer mon infortune à qui voudra m'entendre et obtenir que l'on veuille bien rayer la seconde partie de mon nom, celle qui fera inmanquablement difficulté. Et c'est ainsi que je deviens le ci-devant « Delagorgue ». Puis je me rends chez l'officier du grade le plus élevé qu'un matelot puisse aborder, un enseigne de vaisseau, si mes souvenirs [23] sont bons, pour tenter de lui expliquer mon cas. Non, je n'ai pas fait de service militaire ; je suis inscrit maritime parce que j'ai été 'détaché militaire' au Proche-Orient ; c'est sans doute par erreur que je me retrouve dans ce 5^{ème} dépôt. L'officier, nullement au courant, me regarde avec un drôle d'air. Est-il anticlérical ? Ce qui serait étonnant dans la Royale. Ou plutôt un homme averti de l'état d'esprit d'une partie du clergé, assez hostile à la guerre d'Algérie ? Un homme d'ordre, énervé par les frasques des rappelés ? Toujours est-il que je me retrouve fusilier marin, dans une unité de combat, sans avoir jamais armé un fusil de guerre ; et matelot de troisième classe sans spécialité, au plus bas de la hiérarchie militaire, toutes armes confondues ; et, un comble d'humiliation, noté 'degré d'instruction zéro', comme les analphabètes, puisque mon dossier est vide. C'est sous cette identité que je suis embarqué pour l'Algérie.

Peu après ma démarche au secrétariat, je réalise l'erreur que j'ai faite. Je vais devoir écrire à tous mes correspondants - ma famille, mes amis, les jésuites - d'avoir à adresser leurs lettres à Éric Delagorgue. Ce qu'ils firent sans trop demander d'explication, avec une saine intelligence de la situation. Durant les six mois de 'rappel', j'ai donc [24] endossé ma nouvelle identité et sans état d'âme. Une fois rentré au Séminaire, en novembre 1956, pour y achever mes études de philosophie, j'ai donc pris soin d'avertir le frère portier - juste retour des choses - pour qu'il ne renvoie pas à la poste sous la rubrique 'inconnu' le

courrier de mes nouveaux amis. Pendant des mois il me transmet consciencieusement leurs missives. Mais un dimanche, où je le remplaçai pour qu'il prenne son jour de repos, j'eus la curiosité de compiler le fichier de la porterie. Mon nom y figurait, accompagné d'un qualificatif qui me consola de toutes mes tribulations : Eric de Rosny, nom de guerre 'Delagorgue'. Ne devait-on pas conquérir ses titres de noblesse au combat ?

[25]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

I. ÉTRANGER EN ALGÉRIE

2

L'HONNEUR DU SÉMINARISTE

[Retour à la table des matières](#)

Pour une compagnie de fusiliers marins le séminariste est quelqu'un - j'allais dire 'quelque chose' - de sacré. Si, par le hasard des affectations, elle compte un séminariste dans ses rangs, c'est *son* séminariste. L'aumônier qui vient dire la messe de temps en temps fait figure de curé de paroisse. S'il sait s'y prendre, c'est 'un chic type'. Quand il y a mort d'homme - ce à quoi il faut s'attendre quand on est militaire - on se tourne vers lui et il prend momentanément une place centrale dans la vie de la compagnie. Mais le séminariste, appelé ou rappelé, comme dans mon cas, est un matelot comme les autres et partage le sort de tous. Sur lui se concentre tout ce que peut représenter pour des Français *la religion*. Il sent converger vers lui les émotions les plus contradictoires. On ne se lassera pas de le taquiner et parfois de l'agresser verbalement sur des sujets aussi différents que la richesse de l'Eglise, le dogme de l'Immaculée Conception [26] - qu'un jour un contradicteur, en bon conscrit, appela 'immatriculée Conception' ! - ou les raisons de croire en Dieu... Mais c'est pour le tester plutôt que pour

y voir clair. Car la religion, quoi qu'on en dise, obsède les esprits et le séminariste incarne cette hantise. On voudrait que ce qu'il représente soit vrai et on l'épie pour savoir si son comportement est conforme à son personnage. Sa conduite vaut plus que ses arguments. Il sera jugé surtout à sa manière d'être fidèle au célibat consacré, en d'autres termes, s'il vit chastement.

À mon arrivée au 5^{ème} dépôt de la Marine Nationale à Toulon un problème vestimentaire s'est posé à moi dont je n'aurais pas trouvé la solution sans l'aide de mes compagnons : comment troquer la soutane contre l'uniforme. Ceux-ci tenaient à ce que leur séminariste leur fasse honneur et se mirent en quatre pour m'habiller comme il faut. Celui qui n'a pas déjà revêtu un authentique costume marin - moi, en l'occurrence - ne se doute pas de la complexité de l'opération. Vous recevez de 'la voilerie' un paquetage rempli d'effets dont la caractéristique est de ne pas obéir aux règles d'habillement ordinaires ! Vous vous trouvez, par exemple, devant des pantalons collants, bleus pour la parade, gris pour [27] le travail, si difficiles à enfiler que vous vous demandez si on ne s'est pas trompé de mesure. Le fameux col marin est pratiquement impossible à faire sortir proprement sans l'aide de quelqu'un. Il y a un galon noir dont je n'aurais jamais deviné l'usage si les copains ne me l'avaient pas montré : il est à mettre en cravate de telle sorte qu'un fin liseré apparaisse au ras de l'échancrure du col de la veste. On le porte en signe de deuil, en souvenir de la bataille navale de Trafalgar menée contre la flotte du Roi d'Angleterre et perdue par La Royale (sic). Le quartier-maître ne vous ratera pas à l'inspection s'il ne le voit pas poindre.

Mais le problème principal sur lequel se penchèrent mes compagnons 'rappelés' concernait mon 'bâchis', cette fameuse coiffure blanche ou bleu marine surmontée d'un pompon rouge qui permet de reconnaître un mataf entre tous les militaires. J'avais touché un bâchis flamboyant neuf qui, planté droit sur mon occiput, faisait de moi un mousse de première. Et c'est cela qui chagrina mon entourage. Eux portaient de vieux bâchis éculés qu'ils avaient conservés chez eux depuis leur service militaire et ressortis à leur arrivée à Toulon. Je finis par comprendre la raison de leur gêne à mon propos. Nous devions le lendemain 'tirer une bordée', [28] c'est-à-dire disposer d'une soirée pour sortir en ville. Me laisser partir, moi leur séminariste, avec ce bâchis tout neuf ? Impossible, je risquais la pire des avanies : « Mon

pauvre Delagorgue, quand les putains vont te voir dehors avec ça sur la tête elles vont te traiter de 'puceau'. Et nous, nous ne voulons pas qu'on se foute de toi ! » Est-ce que je pouvais espérer de leur part une preuve plus grande - et plus paradoxale - du respect quasi sacré qu'ils me portaient ? Alors, ils se sont saisi de mon bâchis, l'ont plongé dans un seau d'eau, l'ont torturé des minutes durant, l'ont pressé dans tous les sens, de telle sorte que le lendemain j'avais sur la tête une coiffe passablement fatiguée. Je suis sorti du dépôt par le grand portail la tête haute, j'ai franchi la rangée des filles de joie qui attendaient les matelots, sans qu'aucune ne rie de moi et j'ai pu me rendre, l'honneur sauf, au collège des Pères Maristes pour y entendre la messe.

La confiance que me firent mes compagnons - non sans me surveiller - durant les six mois que nous passâmes en Algérie prit parfois un tour cocasse. Des sorties, comme celle de Toulon, nous en faisions même quand nous opérions dans l'arrière-pays. Le port de repli était pour nous Nemours, en Oranais. C'était l'occasion de douces orgies. Les trois

[29]

bars de la ville ne désemplissaient pas. Mes compagnons me confiaient chacun leur montre et leur portefeuille de crainte de se les faire voler après avoir bu un verre de trop. Du poignet au coude je portais des bracelets-montres en enfilade. Mais je me devais d'honorer cette confiance en me retenant de boire comme eux. Résolution difficile à tenir parce que les mêmes m'invitaient constamment à trinquer. Paradoxe de la situation, une fois encore ! L'aumônier, qui connaissait le piège, m'indiqua la conduite à tenir. Je fis des barmen mes complices. Je leur commandais à haute voix un Pastis et ils versaient dans mon verre à sa place, mine de rien, du sirop d'orgeat qui a la couleur blanche laiteuse requise, sans un gramme d'alcool. Mes compagnons admiraient la 'descente' de leur séminariste qui buvait comme tout le monde et sans se saouler. Mais j'ai acquis en cette circonstance un dégoût durable pour ce sirop fade à l'odeur d'amande.

« Delagorgue, pourquoi tu ne te maries pas ? » J'avais beau leur donner toutes les raisons d'ordre apostolique et mystique que je trouvais, la question revenait toujours. « Quand le courrier arrive, nous on lit les lettres de nos femmes ou de nos petites amies et toi tu ouvres ta bible ! » Mon choix de vie leur faisait grandement question. À part

[30] quelques chrétiens pratiquants, mes compagnons n'avaient guère dépassé l'étape de la communion solennelle, quand ils étaient baptisés, et ma présence leur était à la fois un reproche et une question. Moins ils en savaient et plus ma conduite les interrogeait. Le 'rappelé' Gabi Potier, ancien champion de boxe de Paris, terreur des quartiers maîtres qui osaient l'affronter sur des rings improvisés, était le plus intrigué de tous et le plus ignorant. Un jour il m'affirma avoir vu un prêtre en soutane verte. Après inventaire des habits ecclésiastiques connus il admit son erreur. Non, il avait vu une soutane de couleur violette ! Après d'infinies discussions, à la faveur d'interminables veillées de garde dans le Djebel oranais, il se dit enfin convaincu de la valeur du célibat consacré : une petite lueur dans la nuit noire du camp et de l'obscurantisme ! Mais, après notre retour d'Algérie, Gabi vint me rendre visite avec sa femme et ses amis parisiens dans mon Séminaire, une vaste propriété près de Chantilly, entourée d'un parc et bordée d'un étang. Quand il eut découvert le site il s'exclama : « Oui, je crois que je pourrais vivre ici en célibataire ! »

[31]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

I. ÉTRANGER EN ALGÉRIE

3

LA PEUR AU VENTRE

[Retour à la table des matières](#)

Bab-el-Assa se traduit en français : 'La porte de l'Enfer'. La compagnie de fusiliers marins à laquelle j'appartenais venait occuper une école désaffectée dans ce site lunaire du Nord-Ouest de l'Oranais algérien, à proximité de la frontière du Maroc. Depuis les fenêtres des locaux, en partie condamnées par des sacs de sable, mes compagnons et moi pouvions contempler ces terres ingrates, profondément ravинées, qui s'étendaient en pente douce vers une Mer Méditerranée que l'on savait proche mais que l'on ne voyait pas. Le moral des troupes était tourmenté, à l'image du site. Remplaçant une unité de la Légion étrangère, ma compagnie s'apprêtait à occuper des bâtiments sur les murs desquels se voyaient des traces de balles. Nous savions que la zone était traversée de jour comme de nuit par les collecteurs d'impôts du Front de Libération National (FLN), basés au Maroc et fortement armés. Rappelés sous les drapeaux, et non engagés comme les 'Cadres spéciaux' (CS) qui nous encadraient, [32] nous n'avions rien de guerrier et ce paysage de désolation effrayait mes compagnons.

Un soir du mois d'août 1956 - quelques jours seulement après notre installation - le capitaine de corvette, Aymar Achille-Fould, ancien de

la guerre d'Indochine, fait sonner le rassemblement sur la cour de récréation de l'ancienne école et nous informe que demain matin, aux aurores, nous partons en opération. Nuit courte pour le sommeil mais longue d'appréhensions. Réveil triste quand retentit le clairon. Peut-on appeler une belle aurore cette imperceptible lueur blanchâtre qui tempère l'obscurité ? On dirait la goutte de lait qui éclaircit notre insipide café noir ! Au commandement, les cent cinquante hommes que nous comptons nous gagnons l'arrière des half-tracks, ces camions munis d'une tourelle de mitrailleuse, et nous voilà partis dans une direction inconnue. L'ignorance des objectifs des opérations, dans laquelle j'étais tenu en tant que simple 'matelot de troisième classe sans spécialité', me sera presque insupportable tout au long de ces quelques mois de guerre. Route secouante et brimbalante. Jusqu'au lever du soleil les camions avanceront à vitesse réduite avec leurs seuls feux de position allumés pour éviter de donner l'alerte. Précaution [33] sans doute illusoire ! Une bonne heure plus tard ils s'arrêtent au bord de la route, derrière d'autres véhicules militaires du bataillon, et nous recevons l'ordre de descendre. Il suffit de lever les yeux pour deviner maintenant la direction à prendre. Un djebel - cette hauteur qui tient plus du massif que de la montagne - s'élève au-dessus de nous. Nous allons l'escalader et à pied.

En file indienne, lentement, nous montons, chacun prenant soin de respecter un intervalle de cinq mètres avec le marcheur de devant. Certains d'entre nous, les rappelés, sont pères de famille. Inutile de nous donner la consigne, nous observons scrupuleusement les règles de sécurité. Je suis plus lourdement chargé que les autres avec mon fusil en bandoulière et le poste radio sur le dos. Etant A.T., agent de transmission - des initiales qui font rire pour un séminariste -je n'ai pas un rôle offensif, grâce à un arrangement qui me satisfait, trouvé par le capitaine. Soudain j'entends quelqu'un derrière moi qui court pour me rattraper. C'est un assistant de l'aumônier du bataillon chargé de me transmettre un message oral de sa part. Il me prévient que ma compagnie sera la plus exposée de toutes quand on atteindra le village du haut où se sont barricadés les hommes du FLN. Et le [34] messager de malheur se retire. Quelle curieuse idée de me livrer cette information sans passer par la voie hiérarchique, moi l'agent de transmission ! Et que vais-je faire ? Prévenir à mon tour mes compagnons ? Avertir le lieutenant ? Celui-ci doit être au courant ! J'avance dans un état de

grande perplexité et résolu à garder le communiqué secret pour le moment. Mais je suis pris de peur.

La peur ? J'en ai fait l'expérience l'une des premières fois où j'ai monté la garde entre minuit et trois heures du matin à l'extérieur du camp. Celui que je remplaçais m'avait averti qu'il n'entendait plus les chacals aboyer au fond de la vallée - le signe évident d'une présence humaine dans les parages - et qu'il avait perçu des bruits insolites à proximité des barbelés... Les deux premières heures s'écoulaient sans incident. Quand j'entends soudain un rire énorme dans la direction qu'il m'a indiquée. Je me retrouve au sol, l'estomac noué, comme tétanisé. Après quelques instants je parviens à armer mon pistolet mitrailleur. Et je me dis : « Ne bouge pas, fais le mort ! » On nous avait appris que la tactique de la guérilla consistait à débusquer les sentinelles pour les localiser. Dans mon cas, il s'agissait de me faire tirer quelques coups pour connaître mon emplacement. Je restai [35] aplati au sol sans bouger jusqu'à ce que mon remplaçant arrive à son tour. Je lui explique la situation, j'avertis le quartier-maître de garde et je vais me coucher. Je ne suis pas dans mon hamac depuis plus de cinq minutes que j'entends une rafale de mitrailleuse. Branle-bas de combat dans la compagnie ! Tout le monde à son poste ! Or, il s'est avéré, à ma honte, que le rire était celui de la hyène ! Une vilaine hyène qui cherchait sa nourriture en fouinant avec son museau et ses pattes dans les débris du camp et qui n'a même pas été atteinte par les balles ! Je jure que cela sonnait comme un rire d'homme ! Non, 'la peur au ventre' n'est pas une métaphore !

Le village annoncé apparaît au-dessus de nous. De là où nous sommes parvenus on ne voit encore âme qui vive. Il est composé de maisons basses en pierres sèches accumulées, si près les unes des autres que le tout forme comme un mur d'enceinte : un village facile à fortifier. Il est clair que les occupants nous ont repérés de loin et qu'ils ont pris des dispositions en conséquence. Devant chaque porte s'élève un amas de coquilles d'escargots, détail sans portée stratégique mais que je remarque. Dans ces circonstances, l'œil particulièrement en éveil s'attache à des choses anodines auxquelles [36] il donne une importance démesurée. Notre compagnie reçoit l'ordre de se déployer sur la face sud du village, tandis que les autres en font le tour, de telle sorte qu'assez vite celui-ci est encerclé. Maintenant nous ne nous cachons plus, attendant l'ordre de passer à l'assaut. Un silence grave s'établit

sur le djebel, comme si celui-ci réussissait à retenir le souffle même du vent. Soudain mes écouteurs me transmettent le message du commandement et je préviens le lieutenant de la compagnie. Il lève le bras et nous fonçons.

Personne, absolument personne ! Rien ne jaillit du mur continu des maisons. Je m'attends au pire, priant du fond de mon cœur et m'efforçant d'avancer avec mon chargement à la même vitesse que mes compagnons. Mais ce silence reste inquiétant et la peur demeure en moi. A quelques mètres des portes, il faut se rendre à l'évidence : le village est vide, ses occupants ont fui et, avec eux probablement, les combattants du FLN. Je suis maintenant devant une porte fermée avec deux compagnons. Ils me chargent de donner un grand coup de pied dans cette porte qui paraît branlante, tandis qu'ils me couvrent avec leurs armes. Je le fais, la porte s'ouvre avec fracas et grande est notre stupéfaction de découvrir derrière elle, debout, un homme âgé, de [37] haute taille, habillé d'une somptueuse djellaba blanche. Il arbore sur la poitrine la rosette rouge de la légion d'honneur. Un ancien combattant de l'armée française ! Il porte un plateau sur lequel je vois plusieurs tasses et, au milieu, une théière en cuivre ciselé ! Cette vision nous a tellement démobilisés que nous aurions pu être poignardés, incapables de nous défendre. Calmement, il offre à chacun de nous une tasse de ce thé à la menthe brûlant qui est le meilleur antidote connu contre la soif. Je sens couler en moi jusqu'au ventre une béatitude qui, par enchantement, fait s'évanouir ma peur. Le terrain des opérations se trouve soudain humanisé : nous ne sommes plus tout à fait des étrangers.

[38]

[39]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

I. ÉTRANGER EN ALGÉRIE

4

CES HOMMES À LA NUQUE RAIDE

Vingt-trois ans plus tard...

[Retour à la table des matières](#)

Quand je reçus son coup de téléphone de Lyon j'étais loin de me douter de l'annonce qu'il allait me faire. Je m'attendais à un petit bonjour de sa part à l'occasion de l'un de mes passages à Paris. Il me dit sans aucun préambule, tant son émotion était forte : « Éric, j'ai retrouvé mon père ! » Patrick, âgé de quarante-cinq ans, attaché commercial chez Brossette à Lyon, marié à une femme épatante qui lui avait donné cinq enfants, était hanté par l'image d'un père qu'il ne connaissait pas. Nous nous étions rencontrés au port de Nemours en 1956, pendant la guerre d'Algérie, lui, engagé volontaire dans les Fusiliers marins depuis l'âge de dix-sept ans, moi, seulement 'rappelé' là-bas pour un court laps de temps. Il désirait le baptême et je m'étais occupé de sa préparation. Nous nous étions liés d'une amitié qui devait survivre à la guerre et se prolonger pendant plus de vingt ans, [40] jusqu'à ce jour, le 20 août 1979. Il m'avait confié, à cette époque, qu'il ne connaissait même pas le nom de son père que lui avait toujours caché sa mère,

restauratrice à Lyon. Il portait donc son nom à elle, Lucie de Mongin ⁵, et en concevait une frustration à en être malade. « Eric, ajouta-t-il au téléphone, je dois monter à Paris et rencontrer mon père pour la première fois. Je panique. Il faut que tu m'accompagnes ! »

Le surlendemain nous prenons le RER pour Saint-Germain en Laye. Pendant une bonne partie du trajet nous nous taisons, et je ne cherche pas à rompre le silence, gagné moi-même par son angoisse et préférant le laisser à ses pensées. Qui allions-nous rencontrer ? À quelques stations de l'arrivée je me décide à lui demander comment il avait découvert le nom et le lieu d'habitation de son père. C'était en faisant l'inventaire des affaires personnelles de sa mère, décédée récemment, qu'il avait trouvé dans son courrier le nom et le numéro de téléphone. Son père s'appelle Jean Goulou. Quand on a répondu pendant quarante cinq ans au nom bien sonnante de 'Patrick de Mongin', je peux le comprendre, cela fait un choc d'apprendre que son père s'appelle [41] 'Goulou' ! mais il ne sait rien sur le passé et la profession de cet homme qui a connu sa mère le temps d'une passade. Au téléphone, quand Patrick lui a demandé si son identité lui disait quelque chose, il y eut un long silence que son père finit par rompre : « Bien ! Il nous faut nous rencontrer. Rendez-vous à la station du RER de Saint-Germain en Laye, en haut de l'escalier mécanique. Là, tu trouveras un vieil homme, assis sur un banc, avec un chapeau et une canne ! » Et de lui fixer un jour et une heure.

Nous sommes en retard. C'est comme si Patrick reculait le moment de l'entrevue. Je le presse un peu, sentant qu'il attendait de moi un encouragement. De fait, dans la salle de sortie où débouche l'escalier, il y a un homme assis sur un banc, seul, avec une canne entre les genoux, un feutre noir sur la tête. Au premier coup d'œil je lui donne entre soixante-quinze et quatre-vingts ans. Il se lève et accorde une brève accolade à son fils. « Père, finit par dire Patrick, je te présente mon ami Eric. Il est prêtre » - « Je suis content que mon fils ait des amis prêtres », se contente de répondre du bout des lèvres le vieillard, désireux peut-être de meubler le silence. « Venez, il est midi, je vais vous montrer où je finis mes jours avant que nous n'allions déjeuner ! » La visite des [42] deux étages qu'il occupe dans une maison du vieux Saint-Germain fut surprenante pour tous les deux. Sur les murs

⁵ Les noms et les prénoms réels des personnes de ce récit sont occultés.

de chaque pièce, au premier comme au second étage, étaient pendus des tableaux le représentant, sans autre sujet que son portrait. J'en compte une bonne cinquantaine : Jean Goulou de face, Jean Goulou de profil, pas toujours ressemblant. Un Jean Goulou à la manière de Cézanne, un autre imité du Douanier Rousseau... Une vision cauchemardesque en la conjoncture ! Je regarde Patrick du coin de l'œil et je sens son désarroi.

À table, dans la pension de famille où il prend ses repas, Jean Goulou nous donne la clef de la présence de ces tableaux chez lui. Il a été toute sa vie promoteur de jeunes talents et ceux-ci - nous n'avions qu'à regarder les légendes au bas des toiles - le remerciaient en faisant son portrait. Ce rôle de mécène ne lui a pas fait gagner sa vie, aussi est-il devenu représentant de la marque de Champagne Laurent-Perrier dont il a une carte de vente pour la région parisienne. Tout à l'heure nous allons visiter quelques musées de l'Ile de France, première initiation à l'art de la peinture pour un fils qui n'a pas l'air de s'y connaître en la matière... Protestation de Patrick qui affirme avoir toujours apprécié les Maîtres, sans être pour autant, il le reconnaît, ce qu'on appelle 'un [43] connaisseur'. Première tentative de sa part pour rejoindre son père. Début de conversation entre deux hommes que la vie a tenus à distance et dont le même sang coule dans les veines : un vieil artiste et un ancien fusilier marin !

Dans la voiture qui nous emmène vers les musées du pourtour de Paris, le père et le fils occupent les sièges de devant et moi je me tiens assis à l'arrière. Lourde est l'atmosphère dans le véhicule, faute de terrain commun de conversation. Tout à coup le père rompt le silence : « Au fond, qu'est-ce qui me prouve que tu es mon fils ? » Je sens que je dois intervenir. Depuis que nous sommes partis j'ai pu les contempler de derrière à loisir et je lâche : « Il suffit de vous voir de dos pour en être convaincu, vous avez exactement la même nuque ! » Et c'était vrai : deux nuques rigides partant d'épaules plates et soutenant deux voûtes crâniennes incontestablement ressemblantes, malgré la différence d'âge des deux hommes. Je ne sais pas ce qu'un physionomiste penserait de mon argument, mais j'étais sincère en le faisant valoir. J'ai dû faire mouche car le père ne fit pas d'objection.

[44]

Nous avons visité durant l'après-midi quatre ou cinq musées de la région parisienne en suivant un scénario qui était toujours le même. Jean Goulu entraîna le premier. Aussitôt c'était une explosion de joie : « Monsieur Goulu ! Vous ne nous visitez plus ! Comme on est content de vous voir ! » Et lui, esquissant un regard vers Patrick qui le suivait pas à pas, semblait lui dire : « Tu vois, tu as un père qui est quand même quelqu'un ! » La dernière visite fut pour Auvers-sur-Oise, la place que manifestement Jean Goulu avait le plus fréquentée. Il était le promoteur d'une statue en bronze de Van Gogh qui s'élève toujours au milieu du jardin, non loin du musée. Nous avons eu le privilège de parcourir la ville, où tout parle du peintre. Nous avons contemplé longuement l'église rendue célèbre par le visionnaire. La voir ainsi toute grise et toute simple, ressemblant à tant de ses semblables de la région, permettait de mesurer l'étrangeté du regard de Van Gogh qui lui a donné des couleurs et l'a fait vaciller sur sa toile. Nous nous sommes promenés dans le champ de blé où ce génie torturé mit fin à ses jours. Par une petite phrase de commentaire ici, l'évocation d'autres peintres de l'époque là, Jean Goulu sut nous introduire dans l'univers du peintre. Van Gogh est désormais mon peintre de prédilection.

[45]

Quelle fut la suite de cette mémorable journée ? Je ne le sus que de loin en loin. Patrick m'écrivit que son père - du moins celui qu'il s'acharnait, et non sans raison, à considérer comme tel - avait accepté de se rendre à Lyon où les cinq enfants lui firent une fête, ravis d'avoir un grand-père. Mais leurs relations s'arrêtèrent là. Il est vrai que, grâce à l'intervention de Jean Goulu, Patrick obtint la carte de vente du Champagne Laurent-Perrier sur une partie de la région lyonnaise, un appoint financier qui tombait bien. Mais le vieil homme ne voulut jamais le reconnaître légalement comme son fils. Un élément important d'appréciation : il avait eu une épouse légitime, aujourd'hui décédée, et deux enfants qui menaient leur vie de leur côté. Devant la souffrance lancinante de mon ami Patrick, je pris un jour ma plume et écrivis à Jean Goulu pour lui demander de le reconnaître et de lui donner son nom. Je reçus de lui une réponse fort sèche disant en substance : « Ne

vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde pas ! » Je n'aurais sans doute jamais dû encourager Patrick à revoir son artiste de père. Mais je me demande s'il y a des limites raisonnables à la solidarité entre anciens combattants !

[46]

[47]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

II

LES PARESSES INOUBLIABLES DES AÉROPORTS

[Retour à la table des matières](#)

[48]

[49]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

II. LES PARESSES INOUBLIABLES DES AÉROPORTS

5

LA DAME EN ROSE

[Retour à la table des matières](#)

Escale à Lomé. Lassé d'un voyage aux atterrissages répétés entre Douala et Abidjan, je me réfugie pour l'heure d'escale d'usage au bar climatisé de l'aéroport. Il est midi. De ma table j'ai pour tout paysage l'espace de goudron qui s'étend entre la salle d'accueil où je me trouve et l'aire du Boeing 737 d'Air-Mali, l'avion qui me déposera enfin à destination. La vitre me protège de l'asphalte que je sais brûlant à cette heure du jour. Je plains les porteurs qui font le va-et-vient entre le dépôt de marchandises et la soute. Un spectacle banal que je regarde distraitement pour passer le temps.

Quand un mouvement d'ensemble opéré par une dizaine d'hommes attire mon attention : ils transportent sur leur tête des cartons où apparaît clairement - je ne puis me tromper - la marque 'Johnnie Walker'. Ils marchent assez [50] vite comme pour terminer rapidement leur besogne. Je m'amuse à faire le compte : cela fait quatre-vingts cartons de whisky, à raison de douze bouteilles chacun, qui sont introduits dans l'avion. Ils ne les mettent pas en soute - première surprise - mais directement par la passerelle dans le compartiment des passagers ! Mille

bouteilles ou une tonne d'alcool, je tiens à le calculer ! Mais ces hommes semblent obéir à quelqu'un. Je le cherche des yeux et je vois, commandant la manœuvre, à quelque distance des porteurs, plantée sous le soleil, splendide, une dame en rose. Seconde surprise.

Elle fait grande avec son port de commandeur. Estelle svelte ou corpulente ? Je ne peux le deviner, enrobée qu'elle est dans une parure de mousseline rose, si large, si flottante que ses formes prennent par moment, quand elle fait un geste impératif, une ampleur de femme forte. Une cornette la coiffe, assortie à la couleur de sa robe : on dirait un flamant rose qui se serait posé naturellement sur sa tête. Elle est seule comme une fleur au beau milieu d'un espace de goudron où passent des hommes en gris ou en kaki, avec des engins ronflants et rouillés qui circulent en évitant de l'approcher. Je la crois Malienne ou Sénégalaise. Dans les rues [51] de Bamako ou de Dakar - ces villes qui ressemblent à des jardins pour qui sait voir - le regard ne s'attarderait sur elle qu'un instant, attiré vers le spectacle d'autres robes multicolores. Mais sur cette plage d'aéroport, seule de sa qualité, on dirait une rose de porcelaine.

De toutes les fleurs tropicales, la rose de porcelaine est la reine : la divine '*Phaemia magnifica*', encore dénommée le 'sceptre du pharaon'. A maturité, haute sur tige, entourée de longues feuilles vertes qui s'écartent d'elle, avec sa corolle harmonieusement déployée elle n'a pas de rivale. On la dit de porcelaine à cause de l'épaisseur de ses pétales. La porcelaine, c'est aussi la marque du raffinement : je me souviens d'un ami suisse qui prétendait que dans son enfance les tramways de Zurich lui paraissaient de porcelaine... Mais cette rose peut pousser dans les immondices, surgir immaculée d'un tas d'ordure. Je ne connais d'équivalent que la fleur du désert, rose elle aussi, que l'on appelle 'pied d'éléphant' parce qu'elle conserve l'eau qui lui est nécessaire dans une gigantesque racine. Retenez-vous cependant de vous fier à la rose de porcelaine car cette fleur si fascinante - cela m'a toujours étonné - n'a pas d'odeur.

[52]

On nous signifie d'avoir à regagner nos places dans l'avion pour le départ. Je traverse avec les autres passagers la distance qui nous sépare de la passerelle et pendant ces quelques pas s'évanouit le charme de la dame en rose pour laisser place à la colère. Je proteste intérieure-

ment contre l'abus dont j'ai été le témoin. Certes l'aéroport de Lomé offre les avantages des zones franches : on peut y acheter l'alcool, par exemple, à un prix fort avantageux, ce dont les passagers ne se privent pas durant l'escale, remplissant leurs bagages à main de toutes sortes de produits. Moi-même, je n'ai pas manqué de me procurer une bouteille de whisky pour l'offrir à la communauté qui m'accueillera à Abidjan. Une bouteille par passager, tel est le règlement. Allons-y pour trois bouteilles, mais mille, c'est un abus inadmissible ! Revenues à Abidjan, ça peut rapporter le million. Et les faire monter dans notre avion au vu et au su de tous, à la barbe de douaniers imberbes, sous leurs yeux vagues de faux aveugles, cela m'énervait au plus haut point. Il me faut faire quelque chose. Ayant retrouvé mon siège mais non mon calme, j'appelle le steward avant que l'avion ne décolle.

« Je désire parler au commandant de bord », lui dis-je d'un ton décidé. « Pourquoi donc voulez-vous le voir ? », me [53] répond-il après une seconde d'hésitation que j'interprète comme un léger signe d'inquiétude. « Tout passager a le droit de parler au commandant de bord, il me semble ! » Il réfléchit un instant, se retire et revient me dire que le commandant est prêt à me recevoir. Celui-ci n'est autre que le pilote. Je me lève pour suivre le steward et je dois passer, juste avant le cockpit, entre deux colonnes de cartons s'élevant le long du corridor, sur ma droite comme sur ma gauche, jusqu'au plafond.

Le pilote est un métis d'une trentaine d'années. « Que voulez-vous donc ? », me demande-t-il - « Commandant, pouvez-vous garantir aux passagers que le décollage va se faire dans des conditions normales de sécurité ? L'avion était déjà plein avant l'escale, il n'y a plus une place libre et vous avez chargé une tonne supplémentaire ! » Il partit d'un énorme éclat de rire en se tapant les cuisses : « Mon Boeing ? Il est puissant, attendez un peu ! » À droite et à gauche de son siège je pouvais voir couchées - nouvelle surprise - deux bouteilles de whisky, dont l'une fortement entamée. En retournant à ma place, avec le sentiment d'avoir fait mon devoir, je passai devant la dame en rose, assise en classe d'affaire, belle et impavide. L'avion fit un décollage en [54] triomphe, à la verticale. Méfiez-vous des roses de porcelaine !

[55]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

II. LES PARESSES INOUBLIABLES DES AÉROPORTS

6

LES RÉVOLTÉES DE LA FRIPE

[Retour à la table des matières](#)

Escale à Cotonou. Je les avais repérées dès la salle d'embarquement de l'aéroport : une vingtaine de femmes parées d'un pagne de couleur brun foncé ne faisant pas du tout tenue de voyage, encore moins habit de fête. Elles s'étaient dispersées dans la salle, assises discrètement à distance les unes des autres comme pour ne pas attirer l'attention sur leur appartenance à un même groupe. Je ne les aurais pas remarquées si elles n'étaient pas venues, l'une après l'autre, déposer à même le sol leur bagage à main, en une seule file rectiligne, à la perpendiculaire de cette porte 7 où nous serions appelés pour le départ. Je compris qu'elles retenaient ainsi leur place pour éviter la cohue qui précède d'habitude l'approche de la dite porte, et dans le but de la passer toutes ensemble. De fait, quand on nous appela, ce fut bien la bousculade, mais pour les autres, pas pour elles. Ces [56] dames étaient manifestement des habituées de la ligne qui relie Cotonou à Kinshasa.

Autant elles s'étaient tenues à distance les unes des autres dans la salle d'attente, autant dans l'avion d'Air Cameroun, se sachant peut-être à l'abri du contrôle local, elles s'étaient regroupées. Elles occupaient six ou sept rangées de sièges à bâbord, avec vue sur l'esplanade de l'aéroport. Je les avais à l'œil, me demandant quelles pouvaient bien être ces béninoises entreprenantes. Les membres d'une Église, les adeptes d'un mouvement religieux ? Mais rien ne permettait de le penser. D'habitude ces groupes affichent leur appartenance dans leur habillement : voiles blancs, croix, étoiles bleues... Et on parle haut. Chez elles, volonté manifeste de rester dans l'anonymat. Elles papotaient tranquillement en attendant le décollage.

Soudain, l'une d'entre elles qui avait le nez au hublot se met à crier : « Les colis sont restés dehors ! » De fait, je puis voir rangés en ligne sur l'asphalte, parallèles à l'appareil, une bonne vingtaine de gros ballots qui nous narguent. Ce sont des colis informes ressemblant à de gigantesques pommes de terre, aussi gros les uns que les autres. Tous les [57] bagages des passagers destinés à la soute ont déjà disparu dans le ventre de l'avion, restent ceux-ci. Catastrophe : « Ils n'ont pas pris les colis ! » Emoi des vingt dames. Brouhaha et fureur. Elles se lèvent, s'assoient impuissantes, se redressent, veulent sortir. La confusion est indescriptible, sous les yeux stupéfaits des autres passagers. L'un d'eux, essayant de dominer la tempête, leur envoie cyniquement du fond de la cabine : « Silence ! On n'est pas au marché ici ! »

Une hôtesse s'approche et tente de leur expliquer que l'avion est plus petit que celui qui avait été prévu. Il y aurait une surcharge... Impossible d'embarquer tous les colis. En prendre seulement quelques-uns aurait frustré certaines, n'est-ce pas ? Son argumentation se perd dans un déluge d'injures proférées, je le devine, dans toutes les langues du Bénin. La pauvre hôtesse, dont le poids ne devait pas atteindre la moitié de celui de chacune des passagères, recule prudemment vers ses bases arrière. Je vois derrière elle ses collègues qui se consultent. Quelle va bien être la stratégie de l'équipage pour faire face à la révolte ?

Un voisin de siège me fait entrevoir l'étendue du désastre. Ces dames se rendent à Kinshasa pour vendre des [58] étoffes neuves et des pagnes achetés au Nigeria, sans compter les robes aux couleurs chatoyantes, les vestes de gala, les chemises de soirée, mais de seconde main, qu'elles ont pour ce faire recousues, repassées, amidonnées... De

ces habits d'occasion qui viennent d'Europe, elles font des merveilles. On jurerait du neuf. À Douala on les appelle communément des 'bayanselam' - un mot pidgin pour l'anglais 'buy-and-sellers' - et en bon français des fripières. À Kinshasa s'ouvre à elles un marché florissant, à les faire rêver, pour une population de cinq millions d'acheteurs potentiels, victimes d'une monnaie fluctuante. Sans compter les économies faites en 'intéressant' les douaniers à l'opération. Je comprends maintenant leur manège dans la salle d'attente, quand elles glissaient une somme d'argent à l'une d'entre elles qui faisait le tour en tendant la main. Ambitieuses et prévoyantes ces commerçantes !... Et voilà qu'elles vont débarquer à l'aéroport de Njili, à Kinshasa, sans les colis !

Le sens du commerce panafricain des Béninoises est renommé. J'en avais déjà eu la confirmation, une fois, au cours d'un voyage dans l'autre sens, de Cotonou à Abidjan. Le siège contigu au mien était occupé par une Béninoise, si plantureuse qu'elle envahissait largement mon espace vital. [59] S'apercevant que j'étais prêtre, après quelques échanges, elle m'avait demandé en confiance si je pouvais l'aider à remplir sa fiche de débarquement. Ce que je fis bien volontiers. Sa destination finale n'était pas Abidjan mais Milan, s'il vous plaît ! Là elle achèterait à des conditions intéressantes des chaussures de marques italiennes très prisées, pour les revendre à son avantage sur les marchés de la Côte de l'Afrique de l'Ouest. Je lui demandai combien de fois par an elle faisait le va-et-vient. Par an ? Deux fois par mois, me répondit-elle, comme étonnée de ma timidité ! Enhardi, je m'informai sur sa vie familiale. Oui, elle était mariée et mère de cinq enfants. « Alors, permettez-moi de vous poser encore une question ! Votre mari, Madame, est-ce qu'il voit d'un bon œil que vous soyez si souvent dehors ? » - « Mon mari, rétorqua-t-elle, quand il donne 500 francs cfa pour nourrir les enfants, moi j'apporte 5.000 francs ! » Je m'étais tu.

Alors, pour faire face à la situation critique qui prévaut dans la cabine, le commandant de bord adopte la seule parade qui soit à sa portée : il déclenche la fermeture automatique des lourdes portes de l'avion, allume ses moteurs et les fait rugir, couvrant ainsi le brouhaha. Et nous partons derechef. Je vois mes fripières hésiter. Mais que peuvent-elles [60] faire contre la machine ? Après trois minutes de révol-

te, elles se rassoient soudain, résignées. La parade ? Elles la trouvent à leur tour pour l'immédiat. Toutes ensemble, comme si elles s'étaient donné le mot, les voici qui s'abîment dans un profond sommeil.

[61]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

II. LES PARESSES INOUBLIABLES DES AÉROPORTS

7

De Douala à Honolulu avec un porte-documents

[Retour à la table des matières](#)

Pour remplir utilement un espace libre - proche d'un escalier que longent ou montent à longueur de journée les mille élèves du collège Libermann, un professeur y a installé un globe terrestre d'environ un mètre de diamètre. L'objet monumental est en place depuis longtemps et on le repeint régulièrement. J'étais alors préfet des études de ce collège. Je me suis amusé un jour à le faire tourner sur lui-même pour éblouir un élève de petite classe en lui montrant le point précis où l'on m'avait invité à me rendre : à Honolulu, exactement aux antipodes de Douala. Je lui dis : « Si tu veux y aller, toi, tu creuses, tu creuses indéfiniment le sol et tu ressors là-bas ! Mais souviens-toi que de l'autre côté il est minuit quand ici c'est encore midi ! » L'enfant stupéfait durcit son masque et se tut, alors que j'attendais de lui au [62] moins un oh ! ou un ah ! Oui, j'allais donner une conférence sur la médecine traditionnelle de la Côte du Cameroun à un congrès qui devait se tenir bientôt dans cette ville lointaine, invité par un organisme international

qui ne craignait pas de déplacer son monde. Mais je n'oublierai pas de sitôt la mésaventure qui m'est arrivée à l'aller.

Premier présage, mon avion quitte Roissy au milieu de la matinée avec une heure et demie de retard, le long tronçon Douala-Paris ayant été parcouru la nuit dans les temps. Toutes les dix minutes le commandant nous informait, avec beaucoup de civilité, que notre avion - un Boeing de la Panamerican Airways - devait encore attendre son tour pour décoller, vu l'encombrement de la piste. J'étais inquiet de ce contretemps parce que je savais qu'à Dallas il me faudrait prendre une correspondance pour Los Angeles et, de là, une autre pour Honolulu... Nous partons finalement pour un premier vol qui devait durer une bonne dizaine d'heures. Je prie, je lis, je m'assoupis. Le hublot ne m'offre à contempler sous nos ailes qu'une nappe uniforme de nuages gris. Après combien de temps, je ne saurais le dire, je jette un coup d'oeil distrait sur ce triste paysage et je découvre l'étendue bleu-clair de l'océan enfin dégagée d'où émerge au [63] loin, insolite, une minuscule éminence blanche, comme flotte une meringue sur une assiette de crème glacée. Intrigué je lève un peu les yeux et m'apparaît une formidable falaise d'un pur blanc argenté qui dépasse dans sa largeur les capacités d'ouverture focale du hublot : la banquise ! Alors, c'est à moi de dire : Oh ! et Ah ! Je n'avais pas réalisé que le plus court chemin de Paris à Dallas était encore celui du pôle. Éblouissante surprise que celle-là ! À me faire oublier prématurément mon retard !

À Dallas, était-ce le jour, était-ce la nuit ? Dans l'aéroport, où règne la lumière artificielle, la question ne se pose pas. Le seul objectif est de ne pas manquer sa correspondance car la distance à parcourir pour ce faire est à compter en kilomètres de couloir. Cet aéroport est considéré comme l'un des plus grands du monde et je le crois volontiers. Des employés compatissants m'accompagnent dans ma course, portent mon bagage, me font prendre des raccourcis, tant est si bien que, essoufflé, j'arrive au 'desk' juste à temps pour présenter mes pièces et mon billet et m'engouffrer dans l'avion de Los Angeles. Ouf ! Je m'assois confortablement dans mon fauteuil pour respirer et c'est alors que je m'aperçois - Ciel ! - de la disparition de mon porte-documents. [64] « Gardons notre sang-froid », je me dis ! Réfléchissons bien. Comment ai-je pu perdre cette petite serviette de cuir noir qui ne me quitte jamais et de laquelle je demeure entièrement dépendant ? S'y trouvent mon passeport, mes pièces camerounaises (permis de séjour,

permis de conduire, carte consulaire), le billet pour le retour, une centaine de dollars, sans compter l'argent français et camerounais... Bref, tout ce dont j'ai besoin pour justifier ma présence aux USA et avoir les moyens de rentrer au pays.

On m'a volé mon porte-documents ! La prise a dû se faire dans les couloirs interminables de Dallas. Il y avait trop de complaisance chez mes accompagnateurs. Il leur était si facile de soustraire l'objet de mon bagage à main ! Enfantin pour un voleur ! Et que faire maintenant ? Je me trouve dans les airs, à trente mille pieds au-dessus d'une région que je visite pour la première fois, sans argent et sans papiers ! Dans ces cas-là on abandonne tout raisonnement et la prière monte spontanément du fond du cœur : « Seigneur, aidez-moi ! » Providence ? Effet de concentration de la prière ? Capacité de 'voir' à la manière des devins ? Soudain mon porte-documents m'apparaît. Une image fort nette : il gît abandonné sur le « desk » du comptoir d'enregistrement de [65] Dallas. Pas de doute, je l'ai laissé là-bas dans ma hâte à prendre l'avion, à moins que le voleur ne se soit repenti... Je me lève aussitôt et me rends auprès de l'hôtesse pour lui exposer la situation. Alors j'ai pu apprécier à sa mesure l'efficacité américaine. Elle me fait juste décrire le porte-documents et son contenu, puis téléphone à l'aéroport 'at once' et, une minute plus tard, se tourne vers moi, souriante : « Votre 'wallet' est retrouvé ! » Je reçois les consignes à suivre : à Los Angeles les cent dollars me seront restitués ; quant aux documents, je les retrouverai à mon arrivée à Honolulu. J'aurais voulu l'embrasser ! Mais mon enthousiasme n'était-il pas prématuré ?

À Los Angeles les formalités à remplir pour toucher les cent dollars prennent tant de temps que je manque ma correspondance. Qu'à cela ne tienne, pensai-je, je prendrai le vol suivant. Déconvenue ! J'apprends qu'il n'y a pas de place pour Honolulu avant une semaine. Hawaï est aux Américains ce que la Côte d'Azur est aux Français. Nous sommes en pleine période de tourisme et tous les sièges sont retenus depuis longtemps ! Je plaide mon cas devant le steward préposé aux réservations : « Comprenez-moi, je viens directement du Cameroun. Vous savez où est le [66] Cameroun ? C'est en Afrique ! Non, pas du tout du côté du Kenya ! Je viens ici pour un congrès qui commence demain et qui dure cinq jours. Si vous me dites d'attendre une semaine, autant me faire rentrer tout de suite ! » Et comment aurais-je fait pour revenir en arrière ? Je me heurte à une fin de non-

recevoir. En Afrique, on aurait pu s'arranger, pensai-je. Aux États-Unis, si vous n'êtes pas dans les normes, vous n'existez pas ! « Reve-nez demain, je vais toujours vous inscrire sur la liste d'attente. » Pour la première fois de mon voyage je me souciai de l'heure du jour. Or l'horloge marquait dix heures du soir et ma montre midi ! Avec le décalage horaire je ne savais même plus où en était le soleil dans sa course. Il me restait à trouver un hôtel pour y passer la nuit et dépenser mes cent dollars.

À sept heures du matin, je fais déjà le pied de grue devant le comptoir d'enregistrement. Je m'adosse à une colonne à proximité du steward, ni trop près de lui pour ne pas l'indisposer, ni trop loin pour qu'il ne m'oublie pas... Quatre avions me passent sous le nez et c'est après quatre heures d'attente que j'obtiens finalement mon ticket de départ ! A Honolulu mon infidèle porte-documents m'attend, comme annoncé, reposant dans une enveloppe scellée avec son [67] précieux contenu au complet. Et c'est au cours du colloque qui venait de commencer qu'un confrère américain m'indiqua comme allant de soi, non sans un petit sourire de condescendance, la conduite que j'aurais dû tenir : « Il suffisait de téléphoner depuis l'avion à l'aumônier catholique de l'aéroport. Il aurait tout arrangé ! » Que n'y avais-je pensé ? L'Amérique !

[68]

[69]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

II. LES PARESSES INOUBLIABLES DES AÉROPORTS

8

PORTRAIT DE GROUPE AVEC DAME

Escale à Lagos.

[Retour à la table des matières](#)

Question : « Pourquoi les passagers ne deviennent-ils pas fous dans les aéroports ? » Réponse : « C'est à cause de l'esprit de solidarité dont ils font preuve ! » Je ne vois pas d'autre explication sensée pour le moment et je vais apporter une illustration à ma thèse.

L'histoire commence dans un avion de la Compagnie Cameroon Airlines entre Dakar et Douala. J'ai pour voisine Gertrude, une Camerounaise, qui a son bébé avec elle. L'enfant est adulé par les hôtesses, reçoit des friandises et s'amuse avec plus de jouets qu'il n'en aura jamais. Ce n'est pas lui qui a un problème. Gertrude, sa mère, par contre, est dans tous ses états : « Jamais plus je n'écouterai ma sœur aînée, me confie-elle ! » Voici son odyssée. Sur le conseil de sa [70] sœur qui est à Paris, elle a quitté Douala via Moscou pour la rejoindre, en profitant des prix bas pratiqués par le ligne russe Aeroflot. À l'aller,

tout s'est bien passé. Mais au retour, le Tupolev de la Compagnie est détourné pour cause d'intempérie vers l'aéroport d'une ville russe dont elle n'a même pas su lire le nom. Quand elle atterrit finalement à Moscou, l'avion hebdomadaire pour le Cameroun s'est envolé. Rester une semaine à Moscou ? Avec quel argent ? On l'a mise sur un vol en direction de Dakar. Là elle est montée dans cet avion-ci qui, moyennant trois escales, la fera bientôt atterrir à Douala. « À Douala, ma famille ne sait même pas où je suis. Cela fait une semaine que je devrais être arrivée ! Jamais plus je n'écouterai ma soeur aînée ! »

Lagos, dernière escale avant Douala. Trois quarts d'heure d'attente sans descendre de l'avion, et encore une heure de vol et elle est arrivée ! Elle cajole son enfant comme jamais, prépare déjà ses affaires et ses papiers, les souvenirs de Moscou à distribuer à la famille, quand le commandant de bord annonce d'une voix monocorde que pour des raisons indépendantes de sa volonté - et que nous ne connaissons pas - les passagers sont priés de se rendre dans la salle du restaurant de l'aéroport où un repas leur sera [71] servi. On sait ce que cela veut dire ! J'ai cru que ma voisine allait tomber en syncope. Je lui prends l'enfant des bras et j'appelle l'hôtesse au secours.

Après le repas, nous nous retrouvons Gertrude, l'enfant et moi dans la salle d'attente avec les infortunés passagers de notre avion. C'est alors que j'ai vu arriver pour entourer l'explorée tout ce que compte de Camerounais l'aéroport de Lagos, du moins les victimes des différents vols en souffrance. Nous rapprochons trois tables de la salle pour faire asseoir tout le monde autour d'elle et de son enfant qui, lui, ne continue pas moins de sourire béatement. J'entendrai une bonne dizaine de fois encore le refrain incantatoire : « Non ! Jamais plus je n'écouterai ma sœur aînée ! » Et, devant tant de témoignages de compréhension de la part de voyageurs et de voyageuses qui partagent un peu son sort, elle finit par retrouver son sourire.

Derrière l'une des trois tables se trouve assise une dame également camerounaise mais plus âgée que Gertrude. Une personne ayant un nom dans le monde de l'édition. Elle prend la parole pour nous faire partager avec une simplicité et une confiance vraiment confondantes son problème de [72] l'heure. Depuis des années elle souffre de maux de tête. Elle les a consulté tous : médecins, homéopathes, guérisseurs, prêtres exorcistes et « a même fait l'Europe », mais en vain. Elle revient du Sénégal où elle s'est fait soigner, affirme-t-elle, par le plus

grand spécialiste d'Afrique des céphalées. Pour ce faire, elle s'est rendue aux environs de Ziguinchor, en Casamance, - dans une zone dangereuse où il y a des rebelles, souligne-t-elle - et a passé plusieurs semaines chez le tradipraticien. Rentrée à Douala, elle saura si le traitement a été efficace. Pour le moment elle souffre encore... Alors, chacune des personnes qui a assisté Gertrude y va de son conseil. Et Gertrude elle-même - avec une sympathie qui est peut-être la cause du moral retrouvé - lui fournit l'adresse à Douala, pour le cas où sa tête lui ferait toujours mal, du médecin qu'il faut absolument consulter. Vingt personnes, chacune un conseil différent. La dame semble toute ragaillardie par l'intérêt que nous portons à son cas. Après elle, c'est chacun qui raconte ses malheurs. Et quand l'hôtesse nous invite à gagner la salle du départ il y a dans notre petite assemblée comme un « ah, déjà ! » de regret venant de ceux qui n'ont pas eu le temps de s'épancher. Nous avons passé plusieurs heures d'échanges chaleureux.

[73]

Dans la salle de départ, notre groupe est témoin d'une scène de solidarité analogue. On entend soudain un passager qui crie : « Mais où est donc Françoise ? » Et d'autres de reprendre : « Mais oui ! Où est passée Françoise ? » Ces gens parlent français à haute voix, comme on est porté à le faire en groupe sur un territoire de langue anglaise. On se comporte alors comme si seul le français avait cours. Nous apprenons - je dis nous parce que le tour de table nous a soudés - que cet autre groupe attendait de prendre un vol vers Douala depuis trois jours. Ils ont vécu ensemble tout ce temps, à l'aéroport pour protester, à l'hôtel pour se cotiser afin que les plus démunis puissent acheter un souvenir, en ville contre les taxi-men exploiters de voyageurs... Et voilà qu'ils se retrouvent ensemble dans la salle d'attente pour embarquer et Françoise n'est pas là ! Nous les regardons la chercher autour d'eux, interroger les stewards, se démener, téléphoner à l'hôtel. Finalement la Françoise est retrouvée : elle dormait dans sa chambre et ne s'était pas réveillée à temps ! Son arrivée à la dernière minute, suant et soufflant, donne lieu à une scène pathétique de soulagement. Nos deux groupes, étrangers l'un à l'autre, montent dans le même avion, sans réaliser peut-être qu'ils ont fait une expérience semblable. A Douala, c'est la dispersion.

[74]

De Gertrude et de Françoise je n'ai plus entendu parler. Mais, quelques jours plus tard, j'ai reçu à mon domicile de Douala la visite de la dame aux migraines. Elle venait, me dit-elle, pour recevoir un complément d'aide de ma part. Elle comprenait que dans le cadre de l'aéroport de Lagos, au milieu de tous ces gens dont on ne connaît pas la religion, il aurait été déplacé que je prie pour elle publiquement... Je percevais quand même dans son ton un discret reproche. Mais elle a un très grand désir que je le fasse maintenant parce que, sans la bénédiction de Dieu, tous ces traitements n'auraient pas d'effet. Sensible à la manière dont elle fait sa demande, ne semblant pas attendre de la prière un miracle, je prie avec elle sincèrement pour qu'elle retrouve enfin sa santé. Elle me quitte, apparemment réconfortée. De temps en temps j'entends parler d'elle à cause de sa situation sociale de femme 'médiatique'. Il paraît qu'elle n'a plus mal à la tête ! Et je me dis qu'à Lagos j'ai sans doute manqué de simplicité. J'aurais dû inviter tout ce monde à prier sur place avec moi comme il était naturel pour 'un groupe avec prêtre' ! ⁶

⁶ Variation sur le célèbre roman d'Heinrich Böll : *Portrait de groupe avec dame*, Seuil 1973.

[75]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

III

LE CAMEROUN, C'EST LE CAMEROUN

[Retour à la table des matières](#)

[76]

[77]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

III. LE CAMEROUN, C'EST LE CAMEROUN

9

LES DENTS DU SAINT PÈRE

[Retour à la table des matières](#)

L'Abbé Oscar Missoca mérite une présentation. Il a voulu me faire croire que son nom était un diminutif de 'Mission catholique', mais je n'ai pas marché ! Il porte un nom des riverains du fleuve, le plus large et le plus accidenté du Cameroun, la Sanaga, et a peut-être acquis cette verve, cette capacité de fournir une véritable cataracte de paroles lors de ses prédications, par mimétisme. Ne dit-on pas qu'on habitue les bébés à patauger dans le fleuve après leur naissance pour qu'ils y soient à l'aise et ne s'y noient pas quand ils tombent dedans ? Ordonné en 1935, il fait partie de la première génération des prêtres camerounais. Quand je l'ai connu, il était curé de la paroisse de Marienberg, où s'élève la toute première église que les missionnaires allemands aient construite sur les bords du fleuve, en 1891. C'est pour le personnage et tout ce qu'il représente que j'ai voulu faire [78] chez lui mes premières classes d'élève en sciences camerounaises, pendant les vacances scolaires de 1958.

L'Abbé Oscar est également connu pour ses talents de chasseur d'éléphant. À vrai dire, il ne chasse pas lui-même mais fait chasser pour lui, comme César fit les ponts : « Cesar pontem fecit » - « Oscar brutum interfecit » ! Il se refuse à dire qu'il tue les éléphants par plaisir. S'il le fait, dans cette réserve interdite à la chasse qui est sur sa paroisse, c'est qu'il ne voit pas d'autre moyen de subsister ni d'entretenir son église. Comme les fidèles ne versent pas leur denier du culte, il chasse le gros gibier et leur vend sa chair dont ils font ripaille. Quant à la trompe et aux dents des pachydermes, il se les garde, la première pour ses repas - un mets assez coriace en vérité - les secondes pour les offrir dans les grandes circonstances, comme je vais le raconter.

L'Abbé Oscar voyait bien que j'avais grande envie d'assister à une chasse à l'éléphant. Un jour où il manquait d'argent pour faire l'achat de tôles neuves il ordonna à son chasseur d'apporter le fusil et nous partîmes tous les trois sur le sentier, précédés par deux jeunes chiots malingres au flair éprouvé. Derrière le presbytère commence très vite la forêt. [79] Non pas une forêt primaire où l'on peut marcher à l'aise sous la futaie inviolée, mais ces sous-bois d'aujourd'hui qu'on a privé des grands arbres par des coupes successives. Il est difficile d'avancer sur une piste envahie par une végétation qui prolifère à cause d'un soleil que la voûte des arbres ne tamise plus. Et la visibilité devant soi devient presque nulle.

À cette ingratitude du terrain s'ajoute, comme pour rendre la tâche du chasseur plus malaisée, la sinuosité de la piste. Il n'y a pas de chemin ouvert par les hommes, mais des sentiers dont le tracé dépend de l'humeur des éléphants. Ceux-ci avancent, m'explique l'Abbé Oscar, pour obliquer brusquement quand ils sentent du bout de leur trompe, au ras du sol, la présence d'une colonne de fourmis soldats. Nous avons calculé que leur nombre peut s'élever d'un seul tenant jusqu'à près d'un million ! De mémoire d'éléphant, les pachydermes savent que marcher dessus c'est s'exposer à avoir la trompe envahie par ces minuscules carnivores qui la mordent, la brûlent de l'intérieur jusqu'à les rendre fous de douleur. Pour finir l'histoire, j'ajoute qu'ils se précipitent vers le fleuve où ils se servent de leur trompe comme d'une lance d'incendie pour se délivrer...

[80]

Soudain le chasseur s'arrête, les chiots aussi. Ils se penchent sur la piste où je ne remarque rien, sinon peut-être un léger aplatissement du sol : « Les éléphants sont passés il y a moins d'une heure ! » De fait, un peu plus loin, d'énormes crottes occupent le centre de la piste, dégageant un fumet caractéristique : « Ils sont trois, commente le chasseur ! » Une heure plus tard, assez exactement, un proche barrissement secoue la forêt. Pour se fondre dans la nature le chasseur enlève sa chemise blanche et s'accroupit. Moi, innocemment, je fais de même, mais, à sa différence, ma chemise est brune et ma peau blanche ! L'Abbé Oscar part d'un éclat de rire à faire fuir tous les éléphants de la création. Grand conteur, il racontera bien des fois ma méprise au cours des veillées et l'histoire me reviendra aux oreilles...

« Attention, ils vont charger ! » L'Abbé Oscar me pousse contre un arbre et se tient derrière le chasseur qui a armé son fusil. Un seul coup de feu ! Je n'ai pas vu grand chose : une masse qui apparaît au détour de la piste et qui s'effondre. L'éléphant est atteint au centre du front par la balle, juste au-dessus des yeux ! Fuite des autres bêtes et règne du silence dans la forêt, où chaque oiseau, chaque bestiole suspend quelques instants son cri. L'animal, si gros [81] soit-il, n'est qu'un éléphanteau et l'Abbé Oscar n'aurait pas laissé son chasseur l'abattre s'il ne m'avait pas fait une promesse. Nous reviendrons sur nos pas avertir les villageois de la prise mais sans leur dire où trouver le gibier avant qu'ils ne payent un bon prix. Eux-mêmes apporteront à l'Abbé la trompe et les défenses.

L'Abbé Oscar m'a offert avec élégance l'une des deux dents d'ivoire en souvenir, tout en continuant de se moquer de moi et de la couleur de ma peau. La dent, courte, fine et pointue, a été placée sur la cheminée de la bibliothèque de la propriété de ma famille, près de Boulogne-sur-mer. Une honorable galerie, mais qui n'est pas le musée du Vatican ...

Le premier dimanche de juillet 1958, les fidèles se trouvent particulièrement nombreux dans la petite église de Marienberg. Leur pasteur a fait dire qu'il leur raconterait le pèlerinage à Rome d'où il vient tout juste de rentrer : une récompense pour les paroissiens qui ont payé son voyage via les éléphants. Le talent de conteur de l'Abbé mobilise aussi bien les protestants que les catholiques, tous clients du chasseur : un œcuménisme doublement motivé ! La messe est vite dite car le récit sera long. L'Abbé commence par parcourir [82] l'assistance

d'un regard panoramique jusqu'à ce que le silence soit absolu. On aurait entendu une mouche filaire voler ! Puis, sans mot dire encore, il passe lentement devant chacun, banc après banc, jusqu'au fond de l'église et même à l'extérieur, tant il y a de monde. Ce faisant il fixe les yeux de son vis-à-vis en écarquillant les siens, doigts appuyés sur la paupière inférieure, pour qu'il voie bien ses pupilles rouges. Fascinante liturgie ! Ainsi les fidèles communient des yeux au regard de leur curé qui a vu le Saint Père !

Alors commence le récit. Je ne comprends pas tout à fait ce qu'il dit mais je reconnais au passage les noms des cardinaux italiens de l'époque, soigneusement articulés : Ottaviani, Siri, Montini, à chaque fois orchestrés par les applaudissements du peuple chrétien. Le clou est évidemment la rencontre avec le Pape Pie XII. Habilement, l'Abbé Oscar en a réservé la narration pour la fin. Comme une entrevue personnelle n'était pas à envisager, l'Abbé avait préparé son coup pour l'audience générale des pèlerins, à laquelle il était admis avec son groupe. Il tenait à tout prix à attirer l'attention de Sa Sainteté sur la paroisse de Marienberg.

[83]

Quand, après une longue attente, son tour de s'agenouiller devant le Pape arriva, il resta debout. Il réussit à extraire de dessous son ample soutane noire les deux dents d'éléphants qu'il tenait soigneusement cachées et collées à son corps depuis l'entrée de la salle d'audience, trompant ainsi la vigilance de la garde suisse. Il eut le temps de dire en les offrant : « Très Saint Père, voici un don de la plus pauvre paroisse de votre chrétienté ! » Et celui-ci bénit les deux dents en lui souriant, avant de les remettre à son assistant. Non pas des applaudissements mais des hurlements saluèrent la performance dans la petite église de Marienberg !

[84]

[85]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

III. LE CAMEROUN, C'EST LE CAMEROUN

10

LA SARDINE ET LE REQUIN

Là où le fleuve, la Sanaga, se jette dans l'océan...

[Retour à la table des matières](#)

À ma montre, il est 18h30. Et pour les pêcheurs de sardines le soleil marque une hésitation dans sa chute. Nos appréciations de l'heure du jour concordent : il est temps de mettre les embarcations à la mer. Avant d'enjamber le bord de la pirogue de mer de papa Albert, les pieds nus encore sur le sable, je laisse mon regard filer le long de la plage, sachant que bientôt un pareil spectacle va s'évanouir : à perte de vue, sur ma droite comme sur ma gauche reposent des pirogues tous les trente mètres, apprêtées pour le départ. Personne ne donne de signal à cette armada et pourtant tous ces vaisseaux en miniature s'élancent ensemble vers la première mais la plus dangereuse des vagues, la barre. Je reçois l'ordre de papa Albert de m'asseoir sur le banc arrière et de bien m'y cramponner des deux mains tandis que les six autres payeurs poussent l'esquif droit sur la vague. Je sais que papa Albert, mon hôte, a beaucoup hésité à m'embarquer car [86] s'il arrivait quelque chose au prêtre que je suis, son clan ne le lui pardonnerait pas. Je

me sens soulevé par la vague, comme on l'est en voiture quand on passe un pont aux ânes. Mes compagnons de pêche ont bondi d'un commun élan dans l'embarcation et nous voilà partis pour le large.

La sardine ou, plus précisément, l'alose, appelée *bepa* dans les langues de la Côte Sud du Cameroun, se pêche avec de longs filets à petites mailles. Les mois propices à sa prise sont janvier et février. Et nous sommes aux premiers jours de l'année 1971. Il s'agit pour les côtiers d'en 'tuer', comme ils disent, le plus grand nombre possible dans une aussi courte période de temps et voilà pourquoi toutes les pirogues sont sorties. Allez dans les villages du bord de l'océan et vous ne rencontrerez plus d'hommes : ils sont tous sur leurs pirogues à la même hauteur de mer que nous. C'est leur métier : les sept payeurs d'une pirogue de mer recevront chacun une seule part du produit de la pêche tandis que les propriétaires de l'embarcation et du filet toucheront chacun le double. J'ai calculé que la saison de la pêche rapporte environ 40.000 fr cfa par part (60 Eur.) ce qui est peu pour le travail demandé et les risques encourus. Pas étonnant que les jeunes aspirent à quitter les camps de pêche pour rejoindre la ville, où ils [87] s'imaginent que la vie leur sera plus facile. Je retourne ces informations dans ma tête en me laissant mener vers le large : splendeur de la surface de l'eau au velours bleu clair et tourment de ceux qui glissent sur elle ! Cette peine, je n'en voyais encore ni l'étendue ni toute les causes...

Grâce au moteur, nous nous trouvons déjà au large quand la nuit tombe. Il n'y a rien d'utile à faire dans la pirogue avant d'arriver sur le site où le filet a été posé le jour précédent. L'heure est au délasserment. S'élèvent alors des gorges des pêcheurs ces chants anciens, rauques et syncopés, que l'on appelle *ngoso*. Je les ai enregistrés pour mon plaisir, un soir au camp de pêche, quand la barre trop méchante interdisait la sortie en mer. Avec le scintillement d'une nuée marine de petits poissons phosphorescents au ras de l'eau et la luminosité ambiante disséminée sous un ciel couvert, je ne me serais pas cru en pleine nuit. C'est ce moment de trêve pendant le combat de la pêche qui plaît le plus aux hommes, et c'est pourquoi ils chantent. Je sais que tout autour de nous des centaines de piroguiers jouissent de ces instants de paix. Je ne les aperçois plus mais j'entends le fredonnement dans le lointain.

Quand nous parvenons, vers le milieu de la nuit, à hauteur de l'emplacement des flotteurs qui soutiennent le filet, fini le romantisme : chacun s'affaire à sa tâche. Suivant une technique que je n'ai pas eu le temps de bien observer, les piroguiers tirent à eux le plus vite qu'ils peuvent la longue senne qui fait cent mètres de long. Une exclamation : « Ils ont encore bouffé le filet ! » Je sais que les requins peuvent devancer les pêcheurs en coupant les mailles avec les dents et s'attribuer les sardines. Je confirme : « Ce sont les requins ! » Rigolade générale. Que n'ai-je pas dit ? Les 'requins' désignent les gendarmes de la mer qui raflent le produit de la pêche sous n'importe quel prétexte.

Il est minuit. La prise n'a pas été si mauvaise et il est grand temps de songer à ramener au camp la pirogue. Elle est alourdie par un filet gonflé de petits poissons frétilants, sardines et autres espèces. Nous faisons demi-tour. Etant face au rivage désormais, un surprenant spectacle s'offre à mes yeux. J'aperçois là-bas une ligne indéfinie de faibles lumières, toutes semblables, produites à l'évidence par les lampes-tempêtes. À chaque pirogue sa lampe. La scène me rappelle, vue de loin, la procession nocturne presque immobile des pèlerins de Lourdes portant leur cierge à la [89] main. Mais je me demande bien comment papa Albert, chef d'équipage, va trouver la sienne de lampe pour faire accoster son embarcation. Se tromper, c'est se condamner à traîner son esquif sur le sable, avec un filet lourdement chargé... Question d'autant plus angoissante pour moi que le vent s'est levé et qu'avec lui a grossi la puissance de la barre. Flair ? Expérience ? Papa Albert fixe notre pirogue juste en face de la lampe qu'il faut, avant de franchir la dernière vague. La prendre de travers et c'est la catastrophe ! Je peux reconnaître dans la pénombre les femmes du camp qui nous attendent pour nous prêter main forte. Elles crient en chœur : « *Bemune, bemune* » - « La vague ! » Papa Albert m'oblige à déposer ma pagaie et à me cramponner à mon banc. Il attend le moment propice - la quatrième vague qui est toujours moins forte, et commande : « *Bodu* » - « En avant ! » Nous atterrissons sur le sable - le mot n'est pas trop fort - exactement en face de notre camp.

Dure est la vie du pêcheur ! Sitôt extraites des filets, les sardines vont être placées sur des claies sous lesquelles les femmes ont allumé un feu afin de les fumer : spectacle fascinant que ces poissons passant du vif argent au vieil or. Odeur ensorcelante gagnant des narines déjà piquées par le [90] sel marin ! Mais il n'est pas encore temps de dor-

mir. Hommes et femmes s'attellent au travail de la réfection du filet. Il s'agit de contrôler l'état des mailles pour réparer les dégâts causés par les requins. On prend enfin un casse-croûte au bord de l'eau. Pour manger quoi ? Des sardines à l'huile venant du Maroc, à même les boîtes de conserve ! Elles sont pimentées à souhait et ça change des sardines fraîches dont on est saturé ! Au petit matin seulement, le camp s'endort. Et vers onze heures ses occupants viendront à la messe que je célébrerai pour eux à proximité des claies. Nous rendons grâce pour la réussite de la pêche de la nuit et je n'ai pas de peine à trouver dans l'Evangile un passage à commenter qui concerne leur profession.

Le malheur est arrivé l'après-midi. Quelques hommes étaient sortis en barque à proximité du rivage en vue de contrôler l'état de marche des moteurs. Soudain surgit par la mer une vedette de la gendarmerie. Elle accoste l'une après l'autre les embarcations. « Vos papiers ! », ont demandé ses occupants. Evidemment les pêcheurs ne les avaient pas sur eux. Il paraît que c'est la tactique habituelle du racket. « Bien, suivez-nous ! » Tout le monde, policiers et piroguiers gagnent le camp. « Et vous, qui êtes-vous, me demande le [91] gradé ? Vous vous présenterez au poste demain matin ! » Ils s'en vont par la mer comme ils sont venus, non sans emporter une partie de la pêche de la nuit. Les requins, les voilà ! Le lendemain, je me présente au chef de poste de Mouanko, la localité principale de la région, sur les bords de la Sanga. Je lui explique que le curé de la paroisse de Marienberg m'a envoyé en ma qualité de prêtre assister ses paroissiens du bord de l'océan. « Vous avez de la chance que je sois un ancien de votre collège, me dit-il, autrement je vous aurais causé des problèmes ! Il fallait vous faire escorter. Vous ne savez pas les dangers que vous courez chez ces bandits de pêcheurs, ils vous boufferont ! » Il me libère. En m'en allant, je me dis qu'à tout prendre, s'il faut être mangé, autant que ce soit par mes hôtes !

[92]

[93]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

III. LE CAMEROUN, C'EST LE CAMEROUN

11

NOËL À EBODJÉ

Un peu plus loin sur la côte...

[Retour à la table des matières](#)

La messe de minuit avait fort bien commencé. Un décompte rapide montrait que l'ensemble de la population avait pris place dans l'église, Ebodjé ne comportant guère plus de quatre cents habitants. Le village est surtout peuplé de pêcheurs dont les premiers missionnaires catholiques allemands ont évangélisé les grands-parents à la fin du XIXe siècle. Aujourd'hui leurs descendants tiennent fermement à leur appartenance à l'Eglise et ne manqueraient pour rien au monde une messe, surtout celle de Noël. D'autant que leur éloignement de l'église paroissiale les avait empêchés de l'entendre depuis des années. Ils profitaient de mon passage.

C'est seulement vers le milieu de la cérémonie que je me rendis compte d'une anomalie : les hommes accompagnaient à l'octave du bas les chants de la chorale des filles - des cantiques français de Noël interprétés en langue Yassa - [94] en accentuant les effets et en marte-

lant les paroles. « Les anges dans nos campagnes » prenait une allure de marche militaire. A cela s'ajoutait, comme en contrepoint, le fracas des vagues de l'océan qui déferlaient à quelques dizaines de mètres de l'église. Ce n'était pas dans les habitudes des gens de la Côte de chanter aussi lourdement mais je ne m'en souciais guère appliqué que j'étais à prononcer proprement les paroles de la liturgie dans une langue que je ne possédais pas.

Après la messe, mon hôte, Cyprien Madola ⁷, m'entraîna chez lui pour déguster un poisson que son épouse Jeanne avait préparé en guise de réveillon. À la fin de la collation Cyprien s'excusa de devoir se retirer quelques instants. Quand il revint ce fut pour pousser de véritables rugissements : on avait volé la dame-Jeanne d'alcool qu'il avait amenée de Douala ! Il l'avait pourtant soigneusement cachée dans la brousse, derrière sa concession, et la réservait pour la fête du jour, espérant bien en tirer profit. Cette eau-de-vie locale, appelée communément 'Ha !' en raison du gémissement qui vous échappe lorsque vous en buvez une [95] gorgée, atteint un taux de 95° d'alcool. On la fabrique dans des distilleries clandestines à partir du vin de palme. Si vous ajoutez certaines écorces pour en varier le goût, on l'appellera 'Féfé' ou 'Kembé', mais l'effet sur vous sera le même. Pour Cyprien, hors de lui, et pour moi plus serein, l'explication était claire : les hommes avaient bu son 'Ha' avant la messe. Il n'y a pas de Noël qui compte, il ne manquerait pas de châtier le coupable !

Gardant le secret, j'assurai la messe de l'aurore et la messe du jour comme si de rien n'était - avec toutefois le sentiment d'être déjà dépassé - devant une assemblée aussi nombreuse que la nuit mais moins excitée. Je remarquai même une certaine somnolence du côté des messieurs. Une observation facile à faire puisque les hommes se placent traditionnellement côté évangile et les femmes côté épître, à l'ancienne. Laissées à elles-mêmes, celles-ci exécutèrent des chants religieux d'une grande douceur cette fois, inspirés du répertoire traditionnel yassa.

La bénédiction finale donnée commença la chasse à l'homme, dans un climat de rigolade générale. Cyprien était un garagiste de Douala, originaire d'Ebodjé, qui venait au [96] village seulement pour les fêtes. Était-ce un vol aux yeux des villageois que de s'approprier ce que

⁷ Les vrais noms et prénoms des personnes de ce récit sont occultés.

ce citoyen nanti avait apporté ? Mais Cyprien tenait à sa vengeance. Il découvrit le fautif en la personne du sourd-muet du village. Je le vis le poursuivre fou furieux avec un tesson de bouteille à la main. Et derrière eux courait Jeanne affolée qui réussit à désarmer son époux : une séquence tragi-comique. Cyprien protesta encore quelques instants pour la forme et devant la réprobation générale finit par se calmer. C'est ainsi que se termina la matinée de Noël à Ebodjé, mouvementée certes, mais somme toute chrétienne.

Le repas de midi fut digne des « Trois messes basses » d'Alfonse Daudet, avec pour variante un menu du pays : capitaine cuit à la braïse, arrosé d'un Bordeaux venant de Douala et rescapé de la razzia ; le 'ndolè' aux arachides, ce plat de feuilles cuites délicieusement amer ; le pâté de crabes frais, etc.. Après quoi je me payai une sieste que j'estimais méritée après les émotions de la matinée. Dans mon demi-sommeil j'entendais la jeunesse danser sur la grande avenue de sable du village, séparée de la plage par la longue suite rectiligne des habitations. Le rythme soutenu des chants, l'accompagnement des tambours m'indiquaient [97] qu'il s'agissait de danses traditionnelles. Jusque là nous restions dans le cadre de la fête.

Je fus bientôt intrigué par un brouhaha de voix anormal qui montait de l'allée, comme je l'avais été par le chahut des hommes pendant la messe de minuit. Je jetai un coup d'oeil par la fenêtre et vis des jeunes gens qui chassaient les femmes vers leurs maisons en les menaçant du bâton. Il y avait même une étudiante de l'université de Yaoundé, lunettes teintées, pantalon blue-jean, qui dut son salut à une porte ouverte par où s'engouffrer. Quelle était la cause de cette explosion de fureur soudaine ? Mon hôtesse Jeanne, toujours aux aguets, capable d'interpréter immédiatement les événements du village, en déduisit qu'un sacrilège avait été commis : une femme, sans doute éméchée - encore le 'Ha' ! - s'était introduite dans la case où s'habillait l'homme qui portait le masque. Or aucune personne de la gent féminine ne doit savoir qui est celui qui incarne l'ancêtre figuré par le masque. Toujours la séparation, comme à l'église, de la société des hommes et de la société des femmes, un facteur décidément essentiel de l'équilibre social !

[98]

Finie la danse ! Il restait à chacun à rentrer chez lui et à chacune à se tenir tranquille dans l'attente de ce qui allait se passer. Seul, au beau milieu de l'allée centrale, comme un justicier de western, un touriste américain avançait pesamment. Venu profiter du sable fin de la plage d'Ebodjé à l'occasion de Noël, il partait à la recherche d'un bar où acheter une bière. Aussi étranger maintenant qu'il l'avait été la nuit et la matinée en n'assistant pas aux messes ! Un païen ! Il parcourut de bout en bout l'avenue déserte et sentit sans doute l'atmosphère lourde qui régnait dans la place. Passant devant moi, il me jeta un regard mi-inquiet mi-interrogateur et s'en retourna penaud, la gorge sèche, dormir sous son ombrelle avec les gens de son monde au bord de l'océan.

À la tombée de la nuit les ancêtres manifestèrent leur colère. Je les entendais gronder quand ils étaient encore loin : une rumeur sourde, des battements syncopés. Dans la pénombre je les vis se rapprocher et je pus distinguer leurs silhouettes se profilant le long des habitations au fond desquelles chacun - et surtout chacune - faisait le mort. De la maison de Cyprien Madola, dont je n'avais pas voulu bouger de tout l'après-midi, je pus compter une vingtaine de personnages entièrement couverts de feuilles sèches. Ils [99] virevoltaient tout en avançant à petits pas. Ils émettaient des sons rauques, tirés du fond de la gorge, comme jamais je n'en avais entendus. L'un d'entre eux prenait une voix de tête, celle qui est attribuée aux esprits malins, pour chanter des ritournelles. Un autre faisait tourner à grande vitesse une liane courbe, le rhombe, ce qui produisait un vrombissement semblable à un fort coup de vent. Le vent et l'esprit, en langue Yassa - comme dans la Bible - sont désignés par le même mot. Au cœur des habitations, femmes et enfants en bas âge se tenaient cois. Le moindre bruit de voix et les ancêtres vengeurs s'arrêtaient soudain comme à la recherche de quelqu'un, pour repartir lentement.

Fin décembre 1971, je commençais à peine mes recherches sur les pratiques médicales traditionnelles. Ce rite d'exorcisme m'ouvrait à une culture autre que la mienne et je brûlais d'envie de suivre le groupe, mais je m'abstins de le faire. J'avais affiché dans ce village mon caractère de prêtre en célébrant les messes et je ne savais pas comment mon geste serait interprété. Chrétienne de conviction, je n'en doutais pas, depuis près d'un siècle, cette population faisait appel tout à la fois à des rites anciens, d'origine non-chrétienne, quand il le fallait, pour préserver sa cohésion. [100] Parmi les marcheurs devaient se

trouver plusieurs des nganga, ces guérisseurs traditionnels, dont je m'apprêtais à étudier l'art de soigner. Ils avaient assisté aux messes comme tout un chacun, je le savais, et reprenaient leur fonction d'initiés le soir même. J'observai que ni mes hôtes, les Madola, ni apparemment les villageois ne semblaient voir une contradiction entre les deux rites, le saint sacrifice de la messe d'une part et l'exorcisme traditionnel d'autre part. Comme s'ils étaient pour eux d'un seul tenant. Je restai sur ce constat.

« Le Cameroun, c'est le Cameroun ! », comme on dit dans le pays. Quand vous voulez savoir le sens de cette lapalissade passe-partout et un peu désarmante, vous ne recevez guère d'explication véritable : « C'est comme ça chez nous, voyez-vous ! On ne peut rien y changer ! » Et l'esquive est généralement accompagnée d'un éclat de rire. Il n'y a pas que résignation dans la boutade. S'y trouve aussi la fierté d'appartenir à un pays qui a son style particulier, sa manière d'allier avec élégance, comme ici, les situations les plus étonnantes, parfois même les plus contradictoires.

[101]

Les anciens poursuivirent leur marche jusqu'à l'extrémité du village où se trouvait la maison de celle qui avait enfreint l'interdit. Qu'allaient-ils faire à cette femme pour la punir ? J'appris qu'ils trouvèrent la pauvre dans un mauvais état : son mari lui avait cassé le bras en la battant. Les ancêtres s'évanouirent dans la forêt sans intervenir, estimant sans doute que la peine était suffisante. C'est ainsi que se termina la soirée de Noël à Ebodjé. Était-ce bien l'étoile des mages que je voyais briller au-dessus des arbres, à l'Est du village ?

[102]

[103]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

III. LE CAMEROUN, C'EST LE CAMEROUN

12

LA VIEILLE DAME DE JÉBALÉ

[Retour à la table des matières](#)

Je n'entendais pas tinter la cloche de la chapelle, ou plutôt la jante rouillée de la roue de camion qui en tient lieu comme dans un grand nombre d'églises de brousse : le catéchiste la frappe à tour de bras avec une pièce de fer et les fidèles sont avertis de l'arrivée du Père mieux que si c'était un bourdon. Aucun instrument à percussion n'annonçait mon arrivée, contrairement à l'habitude. D'ailleurs le rite de la cloche est inutile en soi - mais immuable et sacré pour les chrétiens - puisque d'habitude tout le monde est déjà en place une heure avant que le prêtre ne soit signalé !

L'île de Jébalé est à une dizaine d'encablures du port de Douala, lui-même établi sur un autre grand fleuve du pays, le Wouri. Je viens y célébrer la messe une fois par mois pour une petite communauté d'autant plus fidèle à l'office qu'elle doit défendre son identité au milieu d'une [104] population à majorité protestante. Or j'avais beau

dresser l'oreille depuis le débarcadère, je n'entendais rien. Ce silence m'intriguait. Plus j'avancais vers la chapelle par le sentier, en écartant du coude les hautes herbes coupantes qui le chevauchent, et plus je m'étonnais de ne pas entendre la rumeur familière monter de la chapelle. Je débouche enfin sur la petite place où celle-ci s'élève, faite de planches blanchies à la chaux et surmontée d'un modeste clocheton tôle. Rien ni personne ! C'est alors que je perçois vers la pointe de l'île tournée vers Douala un sourd brouhaha de voix.

En me rendant sur les lieux, je ne côtoie que des habitations vides. Il doit se passer là-bas quelque chose de grave pour drainer ainsi toute la population de l'île, à vrai dire peu nombreuse, de l'ordre de quatre cents à cinq cents personnes. Plus je m'approche et plus enflent les voix, au point que m'attends à tomber sur une altercation d'importance. Je me fais discret et je vais me placer au dernier rang des assistants dont toute l'attention est retenue par un événement dont la portée m'échappe encore. Je finis par m'asseoir sur un rondin, auprès de l'un de mes fidèles. C'est à peine s'il me salue tant ses yeux sont occupés à regarder ce [105] qui se passe au centre de l'assemblée. Et qu'est-ce que je vois ? Seule, debout, au milieu de cette foule hostile, une vieille dame. Elle porte la tunique bleu foncé des veuves. Elle a la tête nue penchée sur le côté, l'index de la main droite au menton, comme quelqu'un qui réfléchit. Elle se dandine très légèrement d'avant en arrière. Rien ne montre qu'elle soit prise de panique au milieu de tout ce monde qui vocifère en la montrant du doigt. Comment peut-elle être aussi impassible ?

Mon voisin finit par m'expliquer la situation. Cette vieille maman a refusé de nettoyer le carré de cimetière qui lui était dévolu... Rien que ça ? Mais c'est très grave, commente l'homme. Pourquoi n'a-t-elle pas fait son travail ? Quelles sont ses vraies raisons ? Alors je commence à comprendre le sérieux de la situation. Cette île située sur le Wouri, mais en amont du fleuve par rapport à la ville de Douala, a connu récemment une tragédie : les dix-sept premières victimes de l'épidémie de choléra sont mortes sur place, cela fait à peine un mois, dans la nuit du 17 mars 1971 et les jours suivants. Toutes les familles ou presque sont touchées. La ville entière qui a appris le drame vit dans l'angoisse de la contagion et non sans raison car des cas sont [106] déclarés ici et là dans les quartiers. La plupart des habitants de Jébalé ont fui l'île la première nuit mais pour y revenir bientôt car ils ne se trouvaient pas

plus en sécurité dans la cité. Les dix-sept cadavres ont été enterrés dans le cimetière à la va-vite par peur de la contagion, sans les égards traditionnels dûs aux morts, sans même la toilette funéraire, ensevelis aussitôt sous quelques pelletées de terre. Pas de veillée mortuaire ni l'hommage des discours des familles. Il n'y a pas de situation plus choquante pour une société villageoise que celle-là !

Et pourquoi donc la vieille dame a-t-elle refusé de collaborer au nettoyage du cimetière ? Elle qui a perdu un neveu, cette fameuse nuit-là ! Ne serait-elle pas complice en quelque manière du triste sort des victimes du choléra ? Ne dit-on pas que s'abstenir d'assister à un deuil est suspect ? À fortiori refuser de s'approcher des tombes... Quelques jours après le drame, j'ai appris que l'un de mes fidèles, Sango Médi, le plus doux, le plus âgé et le plus régulier des chrétiens, était sur la liste des accusés. Je me suis rendu chez le chef de l'île qui possède un pied-à-terre à Douala et lui ai fait part de mon étonnement : « C'est la première fois, chef, qu'il y a une épidémie de choléra au Cameroun ! On sait [107] qu'elle s'est déclarée d'abord au Nigeria, qu'elle nous a été transmise par des pêcheurs nigériens. La radio l'a annoncé bien avant que nous ne soyons atteints. Comment voulez-vous que ce vieil homme ait une responsabilité quelconque dans la diffusion de la maladie ? » - « Et pourquoi cela a-t-il pu commencer par Jébalé qui se trouve plus loin que Douala de l'embouchure du fleuve, si des gens ne s'en sont pas mêlés ? » Vous ne mettez pas quelqu'un en contradiction avec lui-même à l'intérieur de son système d'interprétation, j'en ai fait souvent l'expérience ! Qu'allait-il faire alors de la vieille dame ?

L'effervescence autour de moi prenait un tour inquiétant. Je sentais monter l'émotion et mon voisin lui-même regardait la suspecte d'une drôle de manière. C'est alors que le chef et son conseil intervinrent. Ces notables étaient assis côte à côte sur des sièges sculptés, au premier rang du vaste cercle qui entourait la personne incriminée. Ils tenaient à la main le 'janjo', ce chasse-mouches ou chasse-sorts en paille qui remplace l'ancienne queue d'éléphant. J'avais remarqué qu'ils se penchaient les uns vers les autres pour se concerter. Quand leur conciliabule fut terminé, le chef, sans se lever, rien qu'en dressant le 'janjo' à hauteur de sa tête, imposa le [108] silence à l'assemblée. Le résultat fut immédiat. Tout le monde attendait ce signe car quelque chose au fond de leur cœur - n'étaient-ils pas tous chrétiens ? - devait résister,

me suis-je dit pour me rassurer, à l'explosion de la violence. Il parla presque à voix basse en langue douala, comme pour mesurer le poids de son autorité sur ses sujets. Mais son verdict m'effraya : « Ou bien Madame paye 5.000 fr. d'amende tout de suite ou bien elle recevra vingt-cinq coups de bâton. Exécution immédiate ! ».

Comment cette vieille et pauvre veuve, qui semblait n'avoir pas de fils pour la défendre, pourrait-elle fournir aussitôt une somme apparemment modique (l'équivalent de 8,5 Eur.), mais pour elle un tribut élevé ? Et si elle refuse de payer ? Ces énergomènes que j'entends vociférer autour de moi vont la tuer ! Assis sur mon rondin, je me demande s'il n'est pas de mon devoir de me lever et d'intervenir en sa faveur, sinon quel pouvait bien être le sens de ma présence parmi eux ! Je ne sais quel Esprit me retint, et bien m'en a pris de lui obéir !

Les paroles du chef eurent pour effet de faire monter d'un cran la fureur populaire. Peut-être attendait-on de sa [109] part des paroles accusatrices. Des jeunes frappaient sur les troncs d'arbre aux alentours avec des branches promptement coupées. Le bruit devenait assourdissant et ne se disciplinait pas, à la différence d'une assemblée ordinaire où la cacophonie se mue progressivement en un rythme contrôlé. Où tout devient prétexte à cadence. Faute de tambour à portée de main, on finit par frapper une planche, un banc synchroniquement : un remarquable effet de reprise en main d'une assemblée par elle-même. Ici, c'est tout le contraire qui est en train de se produire : l'anarchie grandit et l'émotion gagne la foule !

Je vois la vieille dame, toujours immobile et pensive, et je l'entends à peine quand elle murmure en langue douala : 'Na si ben mony !' - 'Je n'ai pas d'argent !'. On lui fait reprendre jusqu'à ce que tout le monde ait bien entendu. Alors le pire pouvait se produire : pas d'alternative autre que vingt-cinq coups de bâton donnés en public à une vieille femme ! Que pensez-vous qu'il arriva ? Tout le monde se défila. Avait-on pitié d'elle ou, tout au contraire, faisait-elle peur ? On ne trouva personne pour exécuter la sentence et, le lendemain, la vieille maman s'en alla au cimetière gratter son bout de terrain. Psychodrame ? Jeu théâtral pour une [110] assemblée ? Rien ne me permet de penser que les réactions violentes du public aient été conventionnelles, bien que parfois enflées à l'extrême. Non, j'avais assisté à l'exercice

subtil et efficace d'un palabre à propos d'une vieille dame qui en savait long et qu'il s'agissait de garder avec soi. Ne dit-on pas en langue douala : « *Moto angamen dangwane balemba* » ? - « Il faut bien continuer de vivre avec ses sorciers ! »

[111]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

III. LE CAMEROUN, C'EST LE CAMEROUN

13

DU DEVOIR DE RÉSERVE

[Retour à la table des matières](#)

Le rendez-vous avait été fixé sur les berges du Wouri à 6h 30 du matin, à une heure où la visibilité est suffisante et l'accostage en pirogue moins risqué. Et pas n'importe où sur le rivage mais à l'anse de la petite plage du village de Bonendalé, qui se trouve à proximité du port de Douala, en face de l'île de Jébalé. Un village où je séjourne souvent. Tout avait été combiné pour que la jonction puisse se faire. À l'heure dite, je me tiens donc debout, bien visible, au bord de l'eau, de telle sorte que l'homme que j'attends ne puisse pas me manquer. A vrai dire, l'enjeu de notre rencontre n'est pas de grande importance. Il est convenu qu'il m'apportera une argile d'une certaine qualité - la spécialité de l'île de Jébalé où se fabriquent les vases rituels - avec laquelle je projette d'apprendre à des élèves du collège Libermann comment faire de la poterie.

[112]

Une heure passe et personne ne se présente ! Je retourne au village et je fais part de ma déconvenue à Ndoumbé, le fils aîné du chef. Celui-ci me calme en m'assurant que l'homme est bien arrivé mais qu'il se lave à l'abri des regards, en amont du fleuve. À 8h, je me tourne vers la première femme du chef qui me tient un langage tout aussi réconfortant : « Si, si ! Il est là, mais je sais qu'il a autre chose à faire avant de vous rencontrer ! » De guerre lasse je vais interroger le chef. « Il n'est pas venu, me répond-il placidement ! » - « Mais votre fils..., votre épouse... » - « Je connais mon monde, on vous ment, cet homme ne viendra pas ! » Je ne saurai jamais pourquoi. Le caractère sacré de cette terre en interdirait-il l'usage profane ? Je n'ai pas droit à une explication.

Nous sommes en 1971, au début de mon apprentissage de la langue et de la coutume douala. Cette famille finira par m'adopter, au point de me considérer aujourd'hui comme l'un des siens, jusqu'à me donner le nom de Dibounjé. J'ai commencé d'apprendre ce matin là, où je fus victime d'un certain genre littéraire dont j'ignorais encore les règles, qu'un chef se devait de prendre de la distance par [113] rapport aux autres et aux siens. Son nom : Caïn Dibounjé Toukourou.

Des circonstances autrement plus dramatiques que celles de l'épisode du rendez-vous manqué me permettront, un an plus tard, de mieux comprendre la nécessité de cette réserve. Nous étions assis, lui, plusieurs de ses proches et moi-même, dans le salon de sa modeste demeure à Bonendalé : une salle de séjour aux nombreux fauteuils vermoulus, des signes, si l'on veut, de l'ancienneté de sa charge. Plusieurs chambres donnaient sur la pièce centrale. Au-dessus de celle que j'occupais était écrite en lettres gothiques cette maxime qui mettait les choses au point : « *Muna a si ma ya pon sango tom* » - « Un fils n'engendrera jamais son père ». Un clair avertissement de réserve donné à sa progéniture ! La nuit était déjà tombée. Soudain s'élève un hurlement strident et prolongé dans le voisinage, bientôt couvert par une clameur. C'est à peine si le chef dresse l'oreille. Presque tous nous nous levons : « Qu'est-ce qui se passe ? » La jeune femme du chef - celle que l'on appelle 'la couverture de sa vieillesse' - fait irruption dans le salon et nous crie : « Boni est mort ! On a découvert son cadavre dans sa chambre. Il est mort depuis au moins vingt-quatre heures. Il sent [114] déjà ! » Il faut savoir que ce Boni-là était un célibataire

endurci, solitaire et sans enfant. Mais quand même, mourir ainsi sans personne autour de soi, cela est insolite et scandaleux !

Il y avait dans l'entourage du chef, enfoncée dans un large fauteuil qu'elle remplissait totalement, une plantureuse cousine de la famille qu'on disait avoir séjourné longtemps en Europe. Non seulement elle ne s'était pas levée à la nouvelle mais elle tenait des propos pour le moins cyniques : « Oh ! Celui-là n'a même pas donné d'enfant, ce n'est pas une perte pour la famille ! » Toujours l'impassibilité du chef. Son fils Ndoumbé, mon menteur de l'an dernier mais néanmoins mon frère d'adoption, me glisse à l'oreille sans ironie : « Vous êtes forts, vous les Blancs ! Cette cousine 'a fait l'Europe'. C'est là qu'elle a appris à cacher sa peur ! Elle nous aide à supporter le choc ! »

Une demi-heure plus tard, nouvelle irruption de la jeune épouse du chef, hors d'elle, à la limite de la transe : « Et voilà que la propre sœur de Boni, de même-père-même-mère, est morte aujourd'hui à Douala ! » Deux décès simultanés dans une même famille, c'en est trop, la preuve est [115] faite qu'il y a des tueurs dans les parages ! Le chef et moi avons déjà fait les frais de cette rumeur ⁸ ! Des vociférations montent du village. Nous sommes tous saisis de frayeur au milieu du salon. La cousine d'Europe elle-même perd son sang-froid. Le chef, lui, se lève, s'empare d'une vieille lance rouillée de plusieurs mètres de long, qui était posée en diagonale contre un mur entre deux photos de famille, et l'installe calmement en travers de la porte : une mesure symbolique de protection, je me dis, contre la vindicte populaire. Puis il se tourne vers moi qui suis le seul détenteur d'une voiture et il me demande d'accompagner son fils à Douala pour acheter des pains de glace. Il va s'agir d'organiser les jours suivants les funérailles de Boni et le plus urgent, cette nuit, est d'assurer à son corps un état décent de conservation.

Ndoumbé et moi partons aussitôt pour la ville avec l'intention d'apporter à la partie de la famille de Douala qui pleure la défunte les condoléances de ceux de Bonendalé. Quelle n'est pas notre surprise, arrivés sur les lieux, de trouver la morte bien vivante, célébrant par de bruyantes lamentations la mémoire de son frère décédé... ! Sa mort ? [116] Une fausse nouvelle ! Chargés de nos pains de glace, nous ren-

⁸ *Les yeux de ma chèvre*, La rumeur, p. 83. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

trons dare-dare sur Bonendalé. Ma première parole en arrivant devant le chef, avant même de lui rendre compte de notre mission, est de le consoler dans son malheur : « Non, votre parente est bien en vie, nous l'avons vue, de nos yeux vue, pleurer son frère ! » Aucune réaction de sa part ! Pas le moindre signe de soulagement ! Quelle insensibilité ! C'en est un peu trop pour moi, après une journée déjà chargée d'émotions, et je me retire discrètement dans ma chambre, relisant au passage la dure maxime familiale qui en surplombe la porte. Pourrai-je jamais comprendre ce chef ? Et c'est Ndoumbé qui me donnera la clef du comportement réservé de son père quand je lui ferai part, le lendemain matin, de mon indignation devant son indifférence : « La mort de la sœur de Boni ? Mais mon père n'avait pas donné son cœur à cette nouvelle ! »

Je n'en ai pas fini avec l'homme qui m'avait promis de l'argile pour mes élèves. Nous avons repris contact et je lui ai fixé un nouveau rendez-vous avec la consigne de m'en apporter un bon tas dans sa pirogue. Cette fois nous devons nous rencontrer sur les berges du fleuve, à Douala même. Un élève du collège Libermann m'accompagne et nous nous [117] postons sur le pont qui traverse le Wouri à proximité du port, pour voir venir de loin le piroguier. J'ai bien fait de dire à l'homme que je l'attendrais à partir de 17h. en lui donnant, cette fois, une heure de marge. Je m'en félicite. Mais à 18h il n'est pas encore là ! Accoudé à la balustrade du pont, j'observe en amont la pointe de l'île de Jebalé d'où sa pirogue doit forcément se détacher. Je calcule qu'à partir du moment où elle apparaîtra au loin, il me faudra attendre encore une bonne demi-heure pour que son conducteur accoste la berge... C'est alors que je m'attirai une remarque de l'élève, mon accompagnateur, un sage conseil qui révélait en lui de la graine de chef : « Retournez-vous, mon Père, et regardez plutôt d'un autre côté, autrement vous allez sortir de votre réserve ! »

[118]

[119]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

III. LE CAMEROUN, C'EST LE CAMEROUN

14

LA DESCENTE DE CROIX

[Retour à la table des matières](#)

Combien de fois en trente ans, et sans jamais me lasser, me suis-je retrouvé assis toute une nuit sur un tabouret, dur comme du bois de fer, dans l'aire des soins du nganga Mimfundi ? Plusieurs dizaines de fois ? Je n'ai pas fait le compte. Ce samedi 14 novembre 1992, je m'y trouve encore, mais avec le sentiment présomptueux de ne plus rien avoir à découvrir de nouveau chez lui. Mimfundi exerce la médecine traditionnelle depuis 1958 à proximité du port de Kribi qui est situé sur la côte entre Douala et Ebodjé. Je m'y rends maintenant de loin en loin. Mais je reste fidèle à cet homme qui continue, malgré son âge, à soigner inlassablement son prochain avec les méthodes de sa tradition et, ce qui peut paraître paradoxal, lance à la main.

Cette fois, je n'ai aucune intention de faire une étude de cas. Je suis là pour le plaisir de voir évoluer le nganga Mimfundi. Un grand plaisir pour les sens, car le Maître sait [120] établir sur l'aire des soins un climat thérapeutique de fête où les yeux, les oreilles, l'odorat ont leur part. Le goût aussi avec les alcools généreux, quoique tièdes, des

temps de pause, et enfin le plaisir du toucher dans le maniement des cliquettes, ces baguettes de bambou que l'on entrechoque en mesure tout au long de la nuit.

Le traitement a donc commencé vers 21 h., comme à l'habitude, dans la salle appropriée - une maison ordinaire du petit village thérapeutique, vidée de son mobilier. Un site misérable le jour, transfiguré les nuits de soins. Il a débuté comme toujours par l'auscultation des corps des malades qui ne sont jamais moins d'une vingtaine. Ou, plus précisément, par la localisation du serpent qui les ronge du dedans. Pour ce faire Mimfundi entreprend de glisser ses mains sur la peau du ventre de ses patients à la manière d'un masseur. Quand il trouve de cette façon l'emplacement précis du reptile maléfique, il se saisit de sa lance et porte un coup sec et spectaculaire à l'endroit qu'il a repéré. Il est célèbre dans toute la région pour l'habileté de son tour de main. Je l'ai vu bien des fois pratiquer le coup qu'il sait retenir à temps, touchant tout juste la peau, comme un spécialiste du karaté, sans jamais causer d'accident.

[121]

Pour tenter d'expliquer l'efficacité d'une pareille mise en scène, presque toujours la même, je me suis dit que le traitement nocturne à coups de lance devait agir à la manière d'un contre-cauchemar. Il reproduisait pour les exorciser les scènes hallucinantes que les victimes de la sorcellerie affrontent en solitaire la nuit dans leur sommeil. Ici, elles les vivaient dans un climat débonnaire, sécurisant, libérateur, sous la conduite de l'homme de la guérison. La médecine des plantes, appliquée pendant le jour, complétait le travail nocturne.

Il doit être minuit maintenant. Je me laisse gagner par l'ambiance onirique quand un faisceau lumineux traverse la salle des soins. Sorti brusquement du rêve par cette intrusion de la lumière artificielle, je réalise qu'il s'agit des phares d'une voiture en train de se ranger dans la cour. Des portes claquent. Je remarque que Mimfundi, quant à lui, n'a même pas dressé la tête, absorbé qu'il est par son travail. Les batteurs de tambour, au contraire, cessent de frapper leurs instruments. Nous retenons notre souffle.

[122]

Font irruption dans la salle deux hommes portant à bras le corps une fillette d'une douzaine d'années, raide comme un bout de bois, avec ses deux bras en croix qui vibrent, tendus comme à craquer. Un tétanos musculaire ? C'est l'impression effrayante qu'elle donne. Le père et la mère de l'enfant suivent les porteurs sur leurs talons. Ils ont parcouru deux cents kilomètres dans la nuit et en taxi, apprenons-nous, pour amener leur fille jusqu'ici ! En entrant, la mère crie à la cantonade : « Ça fait huit jours qu'elle est sur la croix ! À l'Hôpital Général de Yaoundé, ils ont tout fait pour qu'elle baisse les bras ! Aucun résultat ! Autant mourir à Kribi ! » Nommer Kribi dans ce contexte revenait à désigner le village d'origine de la famille, qui était également celui de Mimfoundi. On étend l'enfant sur une natte, les deux bras toujours en croix, tendus à rompre. Impressionnante figuration de la crucifixion ! Partageant l'angoisse des parents, nous attendons maintenant que Mimfundu, ce stratège de la guérison, exerce sur elle son art.

Étrange est la tactique du Maître ! Je connais assez son programme habituel pour remarquer que l'irruption de cette famille ne le modifie en rien. C'est tout juste s'il indique de la main dans quel sens il convient de tourner le corps [123] de l'enfant : ce doit être face à la porte ouverte qui donne sur la forêt. Il affecte même d'ignorer la malade, elle dont le regard fixe et la position des bras en croix annoncent une mort prochaine. Passé le court temps de la mise en place - opération délicate dans un petit espace déjà bondé - les rites prévus pour les autres patients se poursuivent comme si de rien n'était : coups de lance, marquage du front au kaolin, séance de divination, etc. Je ne vois se déclencher aucune transe, qui aurait troublé la belle ordonnance du traitement.

Côté assistance, par contre, le changement est radical : les batteurs de tambours, les frappeurs de rondins de bambous et nous tous qui sommes armés de cliquettes, nous redoublons de vigueur. Le fracas devient assourdissant, à peine supportable. Au milieu du bruit, les chants sont comme noyés. Entraîné, je me mets à frapper mes baguettes entre elles avec frénésie. Je me dis que la fillette ne peut pas être insensible à cette débauche sonore, un signe éclatant que nous voulons sa guérison.

Soudain, Mimfundu franchit la porte basse vers laquelle est orientée la fillette, pour gagner les hautes herbes, ce qu'il ne fait qu'excep-

tionnellement pendant les soins. De [124] la salle où nous sommes réunis, nous l'entendons appeler distinctement les ancêtres de l'enfant, l'un après l'autre, dans la nuit. Un moment de grande émotion esthétique ! Il s'enfonce dans la forêt et bientôt nous ne percevons qu'à peine dans le lointain sa voix chevrotante, égrainant la kyrielle des noms. Les chanteurs et les batteurs, restés dans la salle des soins, accompagnent en sourdine le voyageur parti au pays des ancêtres.

De longues minutes passent et l'absence du Maître commence à nous faire question. Va-t-il même revenir ? Soudain il fait irruption dans la pièce et d'un geste du pied donne l'ordre aux tambours d'accélérer le rythme. Il s'approche lentement de la fillette, lance à la main, et, sans modifier son pas de danse, piétine les jambes et les bras en croix de celle-ci, au paroxysme de la cadence des instruments à percussion. Puis, aussi brusquement qu'il a commencé, il cesse de s'intéresser à elle qui ne montre encore aucun signe de détente. Dépôt de la lance qui s'avère inutile, retour aux autres patients et poursuite du traitement ordinaire.

Au moment le plus inattendu pour moi et sans doute aussi pour la fillette, dans la mesure où elle a conscience de [125] ce qui lui arrive - ce doit être vers trois heures du matin - Mimfundu réussira à opérer en elle le déclic salutaire et d'une façon plus douce qu'avec la lance. Voici comment il va s'y prendre. Il décide que le temps de se reposer est venu et s'assoit sur un tabouret pour savourer tranquillement un verre de vin de palme en nous invitant à faire de même. Il verse au préalable quelques gouttes sur le sol à l'intention des ancêtres premiers servis, un rite familial que j'ai vu pratiquer cent fois chez les nganga. Puis il s'adresse à l'enfant, en lui tournant le dos, du ton le plus naturel. Il lui demande simplement comment elle s'appelle. À ma surprise, la fillette se dresse brusquement sur son séant, ramène ses bras le long de son corps de façon spontanée et répond comme en classe : « Békanda Odette ! », puis retombe d'une masse sur le dos, les bras à nouveau en croix.

Je regarde son père et sa mère : une sorte d'émerveillement éclaire leur visage, après l'angoisse et la résignation que j'y ai lues des heures durant. Pour hâter la guérison complète de leur fille, ils se mettent à entrechoquer leurs cliquettes à toute volée, ce qui a pour effet d'enflammer l'assemblée et d'entraîner Mimfundu en personne dans la danse. Quelques heures passeront encore sans changement [126] notable

jusqu'au moment où libérée Odette s'endormira paisiblement sur sa natte, les bras décontractés, ramenés le long de son corps. « Elle est guérie », me dit simplement Mimfundi en se tournant vers moi. Je le félicite et lui demande, estimant le traitement terminé, l'autorisation de me retirer. Au dehors, il fait presque jour.

Quand je reviendrai trois semaines plus tard sur les lieux, je n'y retrouverai plus Odette Békanda ni ses parents, tous trois rentrés à Yaoundé. Beaucoup de questions restaient pour moi pendantes. La fillette était-elle hystérique ? En ce cas Mimfundi avait réussi à l'apaiser. Fidèle à sa logique, lui me tiendra plutôt un langage d'envoûtement et de libération. Quelle pouvait être la cause précise de la crise ? Je ne cherchais même pas, je l'avoue, à m'informer sur ce point, fatigué des enquêtes et désireux de privilégier dans ma mémoire visuelle l'inoubliable image de cette crucifixion et de cette dormition. Je propose seulement une explication pour son dénouement. L'évocation solennelle du nom de ses ancêtres, faite dans un contexte de grande émotion rituelle, avait rappelé à l'enfant son identité et, par là, lui avait rendu son désir perdu de vivre en société. Odette, pouvait-elle se rétablir dans une chambre d'hôpital ?

[127]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

III. LE CAMEROUN, C'EST LE CAMEROUN

15

SUR LA TABLE DE PING-PONG !

[Retour à la table des matières](#)

Le corps du défunt était étendu sur la table de ping-pong et sans personne autour de lui ! Or normalement un corps est allongé sur un lit recouvert d'un drap blanc, avant d'être placé dans un cercueil que l'on a capitonné à proportion de la fortune de la famille, avant d'être enseveli dans une tombe taillée à sa mesure. Un corps n'est jamais laissé seul. Il est pris en charge par la parenté, habillé, honoré, pleuré. Le prêtre ou le pasteur, selon l'appartenance religieuse du défunt, puis dans la Bible et le rituel les paroles et les gestes qui témoignent de l'assistance de son Eglise. À l'opposé, la table de ping-pong est la chose la plus profane qui soit. Elle sert à la détente et au jeu. On ne s'assoit ni ne s'étend sur elle vu sa fragilité. Parfois certains posent sans égard leur verre ou leurs livres sur sa surface en contre-plaqué. La table de ping-pong fait partie des meubles que l'on déplace ou bouscule sans que personne n'en soit choqué. [128] Voilà pourquoi les étudiants

de l'université de Yaoundé furent véritablement traumatisés, à la sortie des cours, quand ils virent, étendu mort sur la table de ping-pong du bar, le corps abandonné de leur camarade Alexis Ayissi.

Nous étions un lundi. D'après notre enquête, Alexis avait ressenti le samedi précédent un fort mal de ventre. Nullement inquiet sur le moment, il s'était rendu seul à l'hôpital central où le médecin de garde diagnostiqua une crise d'appendicite aiguë qu'il fallait opérer à chaud, c'est-à-dire tout de suite. Nous ne savons pas ce qui s'est passé pendant ou après l'opération mais l'étudiant ne reprit pas connaissance. Son corps fut transporté à la morgue après le constat et y resta jusqu'au lundi matin. Les infirmiers consultèrent sa fiche et virent qu'il était domicilié, sans autre référence, à la Cité universitaire. Ils transportèrent donc le corps à la Cité qui était toute nouvelle. Les professeurs et les étudiants étaient en salle de cours et l'assistante sociale ne se trouvait pas chez elle. Le seul local ouvert restait le bar qui sert de lieu de repos aux étudiants, mais qui était vide quand ils arrivèrent. Ils déposèrent alors le corps sur la table de ping-pong qui avait la longueur et la largeur convenables et puis s'en allèrent, faute de rencontrer âme qui vive. Aussi [129] incroyable que cela paraisse, c'est l'explication la plus plausible que nous ayons trouvée à cette tragédie. En octobre 1967, on disait à Yaoundé avec ironie qu'il était préférable de ne pas tomber malade durant un week-end.

J'étais alors l'aumônier de l'université, mais je ne résidais pas à la Cité. Prévenu, j'arrive dans la salle du bar et je vois une quarantaine d'étudiants et d'étudiantes debout, entourant la table et le corps de leur camarade, dans un silence total. Ma première réaction fut de rompre ce silence qui n'était pas celui de la prière ou de la réflexion mais l'effet de la stupéfaction. Je récite un 'Notre Père'. Puis, la direction de la Cité prévenue et l'assistante sociale aidant, nous nous occupons d'acheminer le corps vers le village de sa famille dans les environs de Saa, à une cinquantaine de kilomètres de Yaoundé. Nous donnons rendez-vous aux camarades d'Alexis pour le soir, là-bas au village, où une première messe sera dite. Agir permet d'alléger une trop grande charge d'émotion et je vois des signes de décrispation sur les visages.

Peut-il y avoir deux situations plus contrastées que la scène sinistre du bar et l'accueil au village ? Le convoi mortuaire [130] est immédiatement entouré par un groupe de femmes de la famille qui poussent ces plaintes très particulières qui avoisinent le cri, les interrompant

brusquement pour les reprendre de plus belle. Elles exécutent ensemble de profondes prostrations, se redressent et élèvent leurs bras frémissants. Ici, on sait accomplir les gestes de la mort ! En même temps les 'Je vous salue Marie', s'égrènent pour accompagner le cercueil ouvert jusqu'au domicile familial. Là, une chambre mortuaire a été aménagée à la hâte : un grand lit recouvert d'un drap blanc ouvragé et d'un somptueux oreiller à taie rose attendent le corps. Les photos disponibles du défunt avoisinent, sur un cadre dressé devant le lit, les images du Sacré Cœur et de la Sainte Vierge. Ses proches déposent sur la couche le corps d'Alexis que je bénis, et les pleurs et les prières meublent en alternance un silence qui, autrement, serait oppressant. La mère et les sœurs d'Alexis s'assoient désolées à proximité du corps. À partir de ce moment-là commence le défilé des membres de la grande famille et du voisinage, tournant autour de leur enfant et laissant la place à d'autres sans discontinuer jusqu'à la messe du soir. On dirait que cette famille cherche à compenser son absence au moment de la mort et à combler le vide insupportable des premières heures.

[131]

La messe sera célébrée à l'extérieur sur un autel de fortune dès l'arrivée des étudiants. À 17h, trois bus de l'université débouchent devant la cour de la maison, amenant les camarades d'Alexis, qui sont accompagnés de plusieurs de ses professeurs. Je constate alors la présence des quatorze étudiantes que compte cette jeune université encore peu ouverte aux jeunes filles. Manifestement ce sont elles les plus bouleversées. Je prends leur peine comme un signal mais sans en comprendre encore la portée. Tout le monde se groupe autour de l'autel. Après la lecture de l'évangile il me faut improviser quelques mots et je choisis de parler de la vie qui suit la mort, un thème qui, dans la circonstance, me paraît s'imposer. Je me souviens avoir développé ceci : « Tant les missionnaires que les anciens affirment que la mort n'est pas la fin de la vie. Sur ce point, il y a convergence du message des évangélistes et de la Tradition. Et la foi chrétienne dit davantage : nous sommes appelés à vivre avec Dieu. Oui, votre frère Alexis vit, nous le rejoindrons ! » Sur le moment, je n'ai pas remarqué dans l'assemblée qui écoutait avec attention un signe quelconque de réprobation. Et, la messe terminée, nous rentrons tous à Yaoundé, laissant la famille et le voisinage poursuivre le deuil dans l'intimité.

[132]

Or, le lendemain matin, les quatorze étudiantes - aucune ne manquait - débouchèrent dans mon bureau de l'aumônerie, fort agitées. Leur porte-parole, qui devint par la suite Secrétaire d'État aux Affaires sociales, me lança ces mots saisissants que je ne peux pas oublier : « Vous avez dit qu'Alexis devait vivre encore ! Comment pouvez-vous affirmer cela ? C'est faux, nous l'avons vu étendu mort sur la table de ping-pong, définitivement mort ! » Après un temps pour me remettre, je me suis excusé auprès d'elles du caractère abrupt des termes de mon homélie que je n'avais pas eu le temps de préparer. Et je suis revenu calmement sur la double tradition religieuse qui est la leur et qui pour une fois témoigne d'une certaine convergence... Peine perdue ! « Nous l'avons vu mort sur la table de ping-pong ! » Durant le reste de l'année universitaire, elles sont restées réservées à mon égard, marquées qu'elles étaient par l'image du corps de leur camarade. Cette réaction à mes paroles m'a forcé à réfléchir sur le scandale que peut causer le fait même de la mort.

Ces jeunes filles n'avaient sans doute jamais de leur vie vu la mort en face. Depuis leur enfance on leur avait [133] voilé, pour ainsi dire, cette réalité. En cas de deuil leur famille prenait en charge le corps du défunt, comme au village près de Saa, l'entourait d'une prévenance minutieuse, le conduisait à sa dernière demeure de telle sorte que la cruauté de la mort - sa matérialité - était comme dérobée à leur vue. Dans les montagnes de l'Ouest du Cameroun, personne n'a même le droit de voir le corps du chef défunt qui est le plus souvent enterré sous le sol de la chambre où il a rendu son dernier soupir. Tandis qu'elles avaient reçu - sans doute pour la première fois - le choc que provoque la vue d'un cadavre. La table de ping-pong était le symbole de cette découverte traumatisante. Après leur départ je restai longtemps songeur à me demander comment je réussirais, par des mots accessibles, à leur révéler un article essentiel de leur foi, à savoir que Jésus-Christ, avant qu'il ne ressuscite, était mort pour de vrai.

[134]

[135]

Ici ou là en Afrique.
Récits et péripéties.

IV

LES ENFANTS DE LA SAVANE TCHADIENNE

[Retour à la table des matières](#)

[136]

[137]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

**IV. LES ENFANTS
DE LA SAVANE TCHADIENNE**

16

**UNE CARTE D'IDENTITÉ
SCOLAIRE !**

[Retour à la table des matières](#)

Ses yeux noirs, immenses comparés aux autres parties de son visage, regardaient le Blanc que je suis. Aucune peur dans les yeux, aucune animosité non plus, comme il arrive parfois vis-à-vis de la catégorie d'étrangers que je représente, rien qu'un regard fixe et neutre sur moi ! Le regard appelle le regard et lui donne droit de s'exercer. Je détaillai donc la tenue de la fillette assise en face de moi dans le petit car en partance. Elle portait une robe bleu clair d'un seul tenant mais luxueusement embellie par de la dentelle blanche à tous les niveaux, autour du col, des poignets, de la ceinture, bref partout où il y avait place pour une ornementation. Sans les deux tresses tombant de la tête sur la poitrine, je l'aurais comparée à la statue du petit Jésus de Prague.

[138]

Elle était assise à côté d'un homme qui devait être son grand-père. Embarrassé à la longue par ce regard planté sur moi comme une caméra fixe je me penchai vers elle, après un clin d'oeil à l'intention du vieil homme pour le mettre de mon côté, et je lui demandai : « Comment t'appelles-tu ? ». Elle répondit, nullement intimidée, en détachant les syllabes : « Je m'appelle 'i-den-ti-té' ! » Je me redressai sur mon siège ravi et ébahi. Identité ! Quel nom pour une fillette ? Elle devait être tchadienne ! Tombalbaye, Président de la République du Tchad, n'avait-il pas répercuté dans le public ce mot frappant qui lui venait du Zaïre, à une époque où l'identité culturelle - l'authenticité - incarnait son programme politique ? Des familles en avaient fait un nom d'enfant. 'Identité' était quand même plus joli à porter que 'Développement' ou 'Africanisation' !

Nous étions à Maroua, ville située à l'extrême nord du Cameroun, et je devais me rendre à N'Djaména, capitale du Tchad, pour visiter les communautés jésuites de ce pays : deux cent cinquante trois kilomètres à parcourir, ce qui me donnerait le temps de découvrir mes compagnons de voyage. Une fois le véhicule rempli, nous partons. Il me suffit de quelques minutes d'observation pour constater la diversité [139] d'origine des passagers, au nombre d'une vingtaine. Certains sont camerounais, d'autres tchadiens, une distinction assez facile à faire. Cela se remarque, bien sûr, à l'ébène plus prononcé des visages des Tchadiens, encore que ce critère soit trompeur. La différence se voit mieux au comportement : à Maroua, les Camerounais se trouvent encore sur leur territoire, le savent et le montrent, tandis que les Tchadiens adoptent l'attitude réservée de voyageurs qui ne sont pas encore certains d'arriver à bon port. Ainsi mon voisin de droite qui se fait appeler Carlos et qui se tient coi sur son siège, indifférent au brouhaha du départ, devait être un Tchadien. Je décompte plus déjeunes gens que de personnes âgées, sans oublier Identité, seule enfant du groupe. Pourtant une passagère se singularise : elle porte un pagne de bure, des anneaux de cuivre aux poignets et aux chevilles et, surtout, elle arbore des lèvres démesurément proéminentes. C'est le vieux qualificatif qui me vient à l'esprit : « une négresse à plateau » !

Nous dépassons rapidement les premières agglomérations, profitant d'une route bitumée en bon état. Aux barrages de police tout le monde descend pour la vérification des papiers. Il y a quelques lenteurs avec nos jeunes gens [140] pour vérifier leur identité, en particu-

lier pour Carlos. Et l'on remonte jusqu'au barrage suivant. Un véritable rite s'instaure auquel on se soumet avec bonne humeur et qui devient presque une routine.

Et les langues se délient. Voici qu'un garçon se met à faire des remarques sur la jeune femme aux longues lèvres : « Comment est-ce possible aujourd'hui, dit-il tout haut à son voisin ? Autrefois, ça se comprenait peut-être, mais dans le monde moderne, c'est de la sauvagerie ! » Et ses camarades de renchérir : « Oui, à son âge (le leur) c'est répugnant ! ». La personne en cause reste impassible. Sans doute ne comprend-elle pas le parler français, mais elle doit bien s'apercevoir qu'il s'agit d'elle ! Alors le grand-père de la fillette prend sa défense en élevant le ton : « Vous les Jeunes, vous ne connaissez rien à la Tradition. Alors taisez-vous ! Si elle n'avait pas les lèvres en plateau, elle ne pourrait pas se marier dans son village ! » Son intervention a pour effet d'imposer le silence aux jeunes gens, du moins pour un temps. J'ai remarqué que Carlos, mon voisin, n'avait pas participé au débat. Quant à Identité elle avait tourné le phare de ses grands yeux vers la jeune femme, jusqu'à l'investir totalement.

[141]

Nous pénétrons maintenant sur un vaste plateau où les villages se font rares et les barrages aussi. C'est la savane avec des terres incultes couvertes d'une herbe drue, courte et jaune à perte de vue, ponctuée de petits arbres épineux à bonne distance les uns des autres. Sur notre gauche nous longeons la frontière avec le Nigeria et nul ne peut s'empêcher de lorgner avec inquiétude ces hommes, au loin, qui courent en groupe, peut-être les coupeurs de route de sinistre renommée. En fait ce sont les habitants des villages qui avancent ainsi sur les grandes distances.

La performance étonne les touristes quand ils viennent visiter la réserve d'animaux de Wasa, l'une des plus belles d'Afrique, qui, elle, s'étend sur notre droite. J'avais demandé un jour à des amis européens revenant du Nord Cameroun ce qui les avait le plus frappés : « Les lions de Wasa ? » Non, me répondirent-ils, mais un Blanc ! Un groupe d'hommes courait dans la savane et, au milieu d'eux, il y avait un Blanc qui avait adopté la même foulée qu'eux ! Cette présence d'un compatriote courant le marathon avec des indigènes les avait stupéfaits. Renseignements pris, le [142] Blanc était un 'petit frère de Jésus-

s', l'un de ces religieux qui vivent au plus près des villageois de la région.

Nous autres, nous avons maintenant les yeux tournés vers la réserve que nous longeons sur la droite de la route. Nous guettons ces drôles de girafes, gauches comme de grands escogriffes quand elles courent, mais figées à l'arrêt comme des poteaux si bien qu'on peut les confondre alors avec les troncs d'arbres. Les passagers, toutes nationalités, traditions, âges confondus vivent ces heures avec la même jubilation, non sans jeter de temps en temps un coup d'oeil inquiet sur leur gauche. Les jeunes-gens, la femme aux longues lèvres, notre fillette et le vieil homme tournent ensemble la tête de droite à gauche quand l'un d'entre eux semble avoir vu quelque chose d'insolite. Mais lui, Carlos, insensible au paysage, ne s'intéresse qu'à l'interminable filet de la route.

Avant notre arrivée dans la soirée à Kousseri, dernière étape au Cameroun avant N'Djaména, j'ai déjà décompté dix-sept barrages de police franchis. Et à chaque fois la remontée de Carlos auprès de moi est retardée par des discussions à n'en plus finir avec le service d'ordre. À la fin, je [143] lui demande agacé : « Mais vous n'avez pas de papiers ? C'est quand même facile aujourd'hui d'obtenir une carte d'identité quand on est tchadien, non ? Nous autres Français, il nous faut un visa, mais pour vous la carte d'identité suffit ! » Il me tend sa carte, celle qu'il a présentée dix-sept fois à la police depuis notre départ. Je suis confondu. C'est une vieille carte d'identité scolaire datant de 1977, alors que nous sommes en 1990, et pour un jeune homme d'au moins 25 ans... Et en lieu et place du nom, je lis 'Carlos' ! « C'est votre nom ? » - « Non, c'est mon prête-nom, me répond-il dans un excellent français. On m'appelle Carlos parce que ce Monsieur Carlos-là, voyez-vous, c'est quand même un grand quelqu'un ⁹ ! » Le terroriste latino-américain, vedette des cours de justice et des médias, le fascinaient-il ? Ou bien était-il lui-même impliqué dans une affaire ?

L'arrivée étant imminente, ainsi que l'heure de la dispersion des passagers, voilà que le dénommé Carlos - l'ai-je blessé dans son honneur ? - me sort de dessous sa chemise une carte d'identité tchadienne

⁹ Illich Ramirez Sanchez, alias Carlos, Vénézuélien, membre du Front Populaire de Palestine, auteur de la prise d'otage des membres de TOPEP (Venise, 1975).

en bonne et due [144] forme, et même un passeport en règle, avec un vrai nom tchadien. « Alors, pourquoi vous ne les montrez pas aux policiers, au lieu de nous faire attendre indéfiniment ? » Il rit pour la première fois : « Ces gens-là, ils ne se méfient pas de vous si vous êtes sans papier parce que c'est comme ça pour tous les jeunes tchadiens, mais si vous leur montrez une vraie carte d'identité et pire un passeport en règle, ils ne vous laisseront pas continuer votre voyage ! »

[145]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

**IV. LES ENFANTS
DE LA SAVANE TCHADIENNE**

17

LE RIRE DE SARA

[Retour à la table des matières](#)

La panne fatale s'est produite à la sortie d'un hameau, à soixante kilomètres de la Mission catholique de Ba'Illi, où nous nous rendions, venant de N'Djaména, le Frère Alberto au volant de la voiture et moi à ses côtés. Nous avons le sentiment d'être presque arrivés - qu'est-ce que soixante kilomètres au Tchad ? - quand l'arbre de transmission de la Peugeot 404 s'est cassé net. Une panne impossible à réparer sur place. Mais le Frère est un homme de décision. Il échafaude aussitôt un plan de sauvetage. Dès qu'un véhicule s'arrêtera à proximité - ce qui ne saurait tarder dans un village situé sur une route nationale - il se rendra à Ba'Illi, empruntera le camion des Pères et reviendra le lendemain avec une équipe pour remorquer la voiture jusqu'au garage. Moi, je resterai auprès d'elle pour garder le matériel et les fournitures que nous véhiculons. Je vais donc séjourner un [146] après-midi et une nuit dans ce village, une perspective qui n'est pas pour me déplaire.

Bientôt un lourd camion Mercedes s'arrête derrière nous dans un rugissement léonin, levant un suffocant nuage de poussière grise. Le temps qu'il se dissipe et le Frère est déjà sur le sommet du mastodonte parmi des passagers transformés en momies poudrées, au-dessus des balles de coton qui dépassent en hauteur la cabine du chauffeur. Là-haut, en plein air, on voyage à l'aise, paraît-il, comme sur un pont de navire, avec pour seule préoccupation celle d'éviter les branches d'épines qui vous fouettent le visage... Se déplacer *sur* un Mercedes, dit-on plaisamment - mais je ne l'ai pas vérifié - a plus de charme que de faire le trajet *dans* une Mercedes. Le Frère agite à mon intention son mouchoir, qu'il noue aussitôt autour de son visage et je reste seul dans un silence vite retombé.

Seul, je ne le reste pas longtemps. Notre véhicule en panne attire des curieux qui s'approchent de lui, d'abord timidement et puis de plus en plus près. Je leur demande de prévenir le chef car je ne puis guère m'écarter du chargement de la voiture pour le saluer. Immobilisé, je le serai tout [147] l'après-midi et toute la nuit. Du village je ne connaîtrai, à mon grand regret, que ce que peut voir et entendre une sentinelle. Le chef - un homme jeune, flottant dans une large gandoura blanche, parlant le français avec le ton guttural des arabophones, connaît par bonheur les Pères de la Mission. Mais il se fait du souci pour ma sécurité, me parle de troubles survenus aux alentours de son village, de la sécheresse qui sévit dans la région, et décide que trois hommes dormiront auprès de moi toute la nuit.

Assez vite le village - un temps retenu par l'événement de la panne - reprend le rythme de ses occupations. Debout sur le talus de la route qui surplombe la voiture je plonge mon regard à l'intérieur des étroites concessions familiales où femmes et enfants, de retour des champs, vaquent à leurs tâches domestiques. Le chapeau pointu des cases rondes, droit ou légèrement incliné, préside à leur travail. Moi, un homme de Douala, je suis sensible à ces odeurs nouvelles, aux courbes des corps penchés vers le sol, à la musique d'un parler dont le sens m'échappe. Je remarque notamment une vieille maman suivie et imitée à l'identique dans tout ce qu'elle fait par une gamine, sans doute sa petite fille. Elles s'affairent dans la cour la plus proche de la [148] voiture. Seule une palissade de paille nous sépare. J'entends le moindre raclement de gorge de la grand-mère immédiatement accompagné,

deux bons octaves au-dessus, par celui de l'enfant. À cause de leur proximité, elles seront mes compagnes de la nuit.

J'aurais pu rester ainsi à l'écoute sans me lasser jusqu'au coucher du soleil si un événement, infiniment plus important que celui de la panne, n'avait suspendu la vie du village. Suivant la direction du regard de mes voisines, sorties un instant de leur enceinte, j'aperçus une longue colonne de cavaliers qui s'approchait par le Nord. Allait-elle entrer dans le village ? Non, la voici qui traverse la grand-route à bonne distance et qui poursuit son chemin à travers la savane. Au comportement des villageois je devine que ce ne sont pas des gens de par ici. Les voix s'éteignent, les corps se figent, on fait rentrer les enfants et les bêtes dans les cases. Mes deux voisines, la grand-mère et la fillette, se calfeutrent dans la leur. Un silence de mort s'établit sur la place.

Je peux mieux étudier maintenant la composition de la colonne qui dévoile toute sa longueur au large du village. [149] En tête caracole un groupe de cavaliers à l'allure fière qui tiennent leurs lances abaissées comme pour les dissimuler. Les suivent une dizaine d'ânes porteurs d'immenses arcs de bois en forme de demi cercle, placés en équilibre sur l'échiné des bêtes comme des balanciers, et destinés, je le déduis, à soutenir des toiles de tentes. Celles-ci sont d'ailleurs pliées et posées en-dessous à même les dos. Des femmes vêtues de noir jusqu'aux yeux, avec de jeunes enfants assis devant elles, montent des ânes dont les flancs sont cuirassés d'instruments de cuisine. Quelques hommes marchent à pied à leur côté. Vient ensuite celui que je pense être le chef à cause d'un je ne sais quoi de supérieur dans sa manière de se tenir à cheval. Et, derrière lui, à nouveau des cavaliers et des ânes chargés. La colonne s'allonge ainsi sur plusieurs centaines de mètres, sans que, de mon observatoire, j'entende s'élever le moindre cri, tinter le moindre cliquetis. Le spectacle est aussi impressionnant pour les villageois que pour moi. On ne peut pas réprimer une certaine peur devant l'ordre parfaitement maîtrisé de sa progression.

Alors je vois un homme se détacher du village et s'avancer seul d'un air faussement tranquille jusqu'à la colonne. Il revient vers nous au même train quelques minutes [150] plus tard laissant apparaître ostensiblement dans sa main droite une liasse de billets : la compensation pour le droit de passage. Nous sommes en janvier 1985, une an-

née de grande famine. Manifestement ce groupe vient du Nord et s'enfonce vers le Sud pour y trouver de l'eau et de la nourriture.

La nuit va tomber sur ce climat contrasté de paix champêtre et de menace. Le jaune doré du jour s'est progressivement assombri pour laisser place soudain à un noir absolu avant qu'une « obscure clarté ne tombe des étoiles », un cliché, certes, mais acceptable sous ce ciel limpide, me suis-je dit avec indulgence envers moi-même. Je dois maintenant m'organiser pour la nuit. Premier problème à régler : la position de la voiture qui empiète dangereusement sur la chaussée. Impossible de la déplacer sur le côté. Un camion peut survenir et la heurter de plein fouet ! Laisser allumés les feux de position ? Ce ne sera pas une précaution suffisante. Ouvrir les phares en permanence ? la batterie se déchargera avant le jour. Je ne vois qu'une solution : faire jouer les feux au bon moment. Mais il me faut rester éveillé. Ce ne sont pas les trois gardes du chef, allongés sur leur natte à quelques pas de là et déjà plongés dans un profond sommeil, qui m'avertiront. Comme pour me donner raison un camion [151] s'annonce au loin. Un faisceau de lumière fouille longtemps la savane au gré des tournants de la route avant de se pointer droit sur moi et de m'éblouir. Bien vite je fais clignoter mes phares. L'engin passe à côté de la voiture en me souflant de bruit et de poussière

La longue veillée commence. À quelques mètres de moi, protégées de ma vue par le seco - cette haute et frêle palissade de paille qui entoure une concession - la vieille femme et la fillette du matin devisent. Je ne comprends pas ce qu'elles se disent mais cela doit être très amusant car la fillette éclate de rire à tout moment. C'est la vieille qui parle et parfois chantonne, et c'est la petite qui rit. Elle lui raconte une histoire. Je ne distingue qu'un seul mot mais qui revient souvent : « Sara ». Je sais que les musulmans connaissent et se racontent les histoires de l'Ancien Testament. Cette maman est en train de narrer à sa petite fille, me dis-je, la jolie histoire de Sara, épouse d'Abraham, devenue mère d'Isaac par miracle. Mais le récit n'en finit pas et l'auditrice continue de rire à chaque évocation de Sara. Je me mets à broder. Oui, l'histoire a de quoi faire rire. D'ailleurs Sara a ri elle-même quand elle apprit de la bouche d'Abraham que Dieu lui promettait un fils, elle la vieille, la stérile ! Sara ne dit-elle [152] pas : « Dieu m'a donné de quoi rire, et tous ceux qui l'apprendront me souriront » ? (Genèse,

21,6). Quel talent pour maintenir si longtemps l'intérêt d'une enfant sur ce thème, jusqu'à la faire se pâmer de rire !

L'explication, je ne l'ai découverte que bien plus tard à la lecture d'un livre portant sur les récits épiques en Afrique ¹⁰. La princesse Sara est l'héroïne d'un récit épique et civilisateur des Peuples de la Savane, qui court du Mali au Tchad. Le nom de « Sara » viendrait de la Bible, introduit par l'Islam au neuvième siècle, bien que son histoire n'ait pas grand chose à voir avec celle de l'épouse d'Abraham ; à moins qu'il ne soit de source Mandé, suggère l'auteur, et ne veuille dire alors 'grâce et charme'. On narre et chante lors des veillées les ruses de Sara qui aimait un jeune homme et à qui son père voulait imposer un autre mari. La narratrice raconte, en brochant indéfiniment sur le thème, comment la fiancée réussit à chaque fois à reporter les cérémonies du mariage avec le prétendant que son père lui impose, en prétextant un mal de ventre tenace. Son père lui dépêche [153] force guérisseurs qui tentent en vain de la soigner. Seul son fiancé saura la libérer de son mal avec l'eau de pluie que tous deux font croire médicinale pour la circonstance. Eternelle histoire des amoureux, capable de tenir en haleine - j'en ai la preuve - une jeune fille d'aujourd'hui !

L'attention soutenue par la seule évocation de la Sara de la Bible, je finis par m'assoupir. Je suis réveillé par le vrombissement d'un camion qui est déjà sur moi avant que je n'aie le temps de l'avertir de ma présence. Il passe au ras de la voiture. Aux premières lueurs jaune pâle du matin, le Frère Alberto est là avec ses hommes. Us hissent l'avant de la voiture en panne sur la caisse du camion et la traînent ainsi sur ses deux roues arrière jusqu'à la Mission. En chemin je raconte au Frère la performance de la grand-mère, croyant toujours qu'il s'agit de la Sara de la Bible. « N'allez pas l'imiter, conclut-il, vous êtes déjà assez long comme ça dans vos sermons ! » Mais ris, toi, petite Sara, continue donc de rire, tant que les cavaliers ne font que passer !

[154]

¹⁰ *Oral Epics from Africa, Vibrant Voices from a Vast Continent*, Édité par John Willian Johnson et Thomas A. Hale, Indiana University Press, USA, « The Epie of Sara », p. 114.

[155]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

**IV. LES ENFANTS
DE LA SAVANE TCHADIENNE**

18

**LA SOLITUDE
DU GARDIEN DE BUT**

[Retour à la table des matières](#)

Est-ce à cause de l'harmattan, ce vent du désert qui charrie vers le Sud un sable aussi fin que la poussière ? Est-ce la brume saisonnière des petits matins du mois de décembre ? La visibilité ne dépasse pas cinquante mètres à Ba'Illi, et même les vingt mètres par moments, en ce matin du 25 décembre 1986. Comme le vent souffle à intervalles irréguliers, il arrive que le brouillard se dissipe brusquement dévoilant un univers de maisons basses et d'arbres courts. Tout est très près du sol dans cette localité du Centre-Sud du Tchad.

Je suis arrivé à Ba'Illi la veille au soir pour participer à la fête de Noël avec la communauté jésuite de la paroisse. A la messe de minuit, dite à 20h. pour ne pas obliger les fidèles à rentrer trop tard chez eux, l'assistance n'était pas nombreuse, en tout cas pas comme les années précédentes, me dit le curé. Il y a deux raisons à cela : l'insécurité qui

[156] règne dans la région et la pauvreté accrue dans les familles en cette saison particulièrement sèche. Leurs paroissiennes n'ont pas eu de quoi s'acheter un pagne de fête et beaucoup ont préféré rester chez elles. Qu'à cela ne tienne, nous irons dire la messe de Noël le matin dans les postes de brousse où il y a une chapelle. Je me propose de l'assurer dans un petit village où l'on me conduira et qui est situé, me dit-on, au bord de la rivière du même nom, le Ba'Illi, qui veut dire en langue sara 'le fleuve noir'.

Les fidèles étant avertis que je célébrerai la messe à 9h, je quitte la localité en voiture une heure avant le rendez-vous. Plaisir de prendre une piste de sable meuble qui amortit les chocs et soulagement de ne pas avoir à conduire moi-même à travers une brume à couper au couteau ! Je crois que je me serais perdu aux embranchements au moment d'avoir à choisir entre deux pistes. Le chauffeur de la mission trouve sa route aisément comme par temps clair. Nous arrivons exactement à 9h devant une petite chapelle en planches, au toit couvert de tôles, qui est située au centre du village. Le prêtre y dispose d'une table qui, durant la semaine - à voir les traces - doit être le pied à terre favori des chèvres. Des images pieuses aux murs et des petits bancs [157] ou des troncs nouveaux d'arbrisseaux en guise de sièges font toute l'ornementation et tout le mobilier. En attendant les paroissiens, je fais un peu de propreté avec l'aide du chauffeur et je déballe sur la table les objets du culte que contient la valise-chapelle. 9h30, 10h, et personne ! Le chauffeur va aux nouvelles et revient me dire que l'heure est encore trop matinale. Les fidèles attendent pour sortir de chez eux que le soleil perce la brume et leur procure un peu de chaleur en ce mois de décembre où, le matin, le froid est vif. J'ai donc une bonne heure devant moi pour me balader.

Mes pas me conduisent à travers le dédale des ruelles et je les laisse me mener où ils veulent. Les cases ne sont pas toutes surmontées de ce toit en paille circulaire ressemblant à un chapeau pointu dont j'apprécie tant la beauté simple. Beaucoup sont faites de parpaings de ciment gris ou de terre rouge brique et ont une forme rectangulaire comme en ville. Mais je ne vois personne sur le seuil des maisons. Chacun dort encore, je me l'imagine, emmitouflé dans sa couverture. J'entends tousser parfois un enfant derrière un mur ou j'aperçois un mince filet de fumée s'élargissant au-dessus du toit, seuls signes que le village est habité. Les animaux domestiques - chèvres, moutons,

chiens - ne montrent même [158] pas leurs museaux, dormant au chaud chez leurs maîtres. Le tour du petit village terminé, il me reste encore du temps. Je me demande où peut bien se trouver la rivière qui m'a été donnée comme point de repère par mes compagnons. Je tente ma chance vers le Sud et j'aperçois, en effet, à la faveur d'une éclaircie, un large cours d'eau coulant tranquillement.

J'ai mis longtemps à découvrir le groupe de jeunes gens. Non seulement parce que je croyais tout le monde en train de dormir à la maison mais aussi à cause de la brume. De temps en temps j'entrevois des silhouettes d'hommes sur la rivière, selon le bon vouloir du vent quand il daignait m'offrir des éclaircies. Au début j'ai pensé qu'il s'agissait de pêcheurs debout sur des pirogues qui jetaient ou ramenaient leur filet. Quoi de plus naturel que mon interprétation ? Mais je ne reconnaissais pas le geste si typique du lanceur de carré qui s'apparente à celui du semeur : un ample mouvement du bras lâchant devant lui son filet et l'effort de traction pour le ramener jusqu'à la pirogue. C'est alors que je découvris, en accommodant ma vue, un élément nouveau : ces hommes n'étaient pas debout sur des pirogues mais ils se tenaient sur un banc de sable qui faisait surface au milieu de la rivière. Un large banc de sable qui leur permettait de faire toutes les [159] évolutions qu'ils voulaient. Je pouvais même distinguer aux deux extrémités du banc des poteaux en bois, dressés verticalement, avec une longue branche transversale dépouillée de ses feuilles et les joignant l'un à l'autre. Ma parole, ce devait être des buts de football ! Mes silhouettes étaient tout simplement engagées dans une partie de foot !

Voilà que la brume recouvre à nouveau le fleuve et son banc de sable. J'attends patiemment qu'elle se dissipe, curieux d'assister à un match dans ce site hors normes. Phénomène mondial de la passion pour la balle au pied ! Une passion telle qu'ils en abandonnent la chaleur du foyer familial... et la messe ! Enfin le ciel s'éclaircit et un bon soleil m'offre le spectacle désiré. Je remarque tout d'abord que le terrain de foot est immense, sans doute deux fois plus grand que la normale. Ensuite, le jeu se concentre vers les buts qui sont les plus éloignés de moi. Là-bas semble régner une grande confusion. Est-ce une équipe qui est plus forte que l'autre ? Vingt et un joueurs se disputent le cuir dans les dix-huit mètres du but ! De temps en temps, je vois un dégagement de la balle effectué par un arrière, mais celle-ci est ren-

voyée aussitôt dans la dite surface de réparation. Pas de répit pour les défenseurs !

[160]

Mais où est donc le vingt-deuxième joueur, me suis-je demandé ? Je le découvre en face de moi, à l'extrémité du banc de sable qui m'est proche. Je ne pouvais pas le remarquer d'emblée parce qu'il est assis accroupi, adossé à l'un des montants de ses buts, qu'il ne quitterait pour rien au monde. Personne, je présume, ne pourrait lui faire abandonner sa place de goal. Il est pelotonné dans une couverture pour se protéger du froid parce qu'il connaît une totale inactivité : le ballon ne vient jamais jusqu'à lui ! Je suis resté à le regarder pendant un bon quart d'heure, tandis que les deux équipes se disputaient le ballon à l'autre bout : il n'a pas bougé d'un pouce. Dort-il ? Certainement pas : il veille sur ses buts. Je serais volontiers demeuré sur place, comme pour lui tenir compagnie dans sa retraite, mais, le soleil réchauffant l'air matinal, je me devais d'aller dire la messe aux fidèles qui avaient sans doute gagné la chapelle. Je l'abandonnai à son devoir d'état, jeune sentinelle de la guerre du ballon, dans sa solitude de gardien de but !

[161]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

**IV. LES ENFANTS
DE LA SAVANE TCHADIENNE**

19

UN AIR DE FLûTE DOUCE

[Retour à la table des matières](#)

Depuis le banc que j'occupais dans le Jardin, je voyais le Mont Guéra émerger progressivement de l'obscurité. En pleine nuit il m'avait révélé sa présence par l'effet de sa seule masse : une surface d'un noir plus uni et plus prononcé. Mais il était maintenant six heures du matin et le Mont se signalait dans la grisaille par l'arête vive de ses pentes. Même sans la cérémonie de l'ordination sacerdotale, qui allait se dérouler à ses pieds, je serais resté tout le jour au même endroit pour assister à la mue des couleurs sur son survêtement de rochers. L'un des premiers missionnaires de la région m'avait confié qu'il rêvait de finir ses jours assis à l'ombre d'un manguiier, son pagne noué autour des reins, à contempler le fascinant Mont Guéra. Mais celui-ci n'est pas qu'un fastueux décor : dressé au-dessus de la sous-préfecture de Bitkine, dans une région dont il porte le nom, il occupe une place stratégique en plein centre du Tchad, plus au Nord [162] que Ba'Illi. Pour les colonnes de militaires qui se rendent à N'Djaména ou qui en re-

viennent, il est un point de repère, une base et parfois un refuge, au gré des fluctuations de la vie politique.

De là où j'étais assis dans le Jardin, je voyais le Mont dans l'encadrement de deux gigantesques caïlcédras, dressés comme deux acolytes, par un effet de perspective, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Dans une zone de savane où les grands arbres sont rares, le caïlcédra fait exception, aussi bien par la hauteur de sa portée que par l'épaisseur de son feuillage. Comme l'ordination sacerdotale devait attirer beaucoup de monde et que la petite église de Bitkine ne pouvait jouer son office, on avait judicieusement choisi le site appelé 'le Jardin' où coulait un ruisseau, où poussaient les arbres fruitiers, et qui offrait l'ombre généreuse des deux géants : un petit Eden d'avant l'avènement de la faute et de la mort. Avec le Mont Guéra en toile de fond et les deux caïlcédras en guise de voûte, le décor de la cérémonie était dressé, par la grâce de Dieu, la complicité de la Nature et le savoir-faire des organisateurs qui avaient judicieusement arrosé le pied des arbres les jours précédents.

[163]

J'aurais bien voulu me retrancher pour la journée dans ce cadre idyllique, mais mon esprit en était empêché par une nouvelle tragique, annoncée la veille au soir : la mort violente d'une religieuse française, la Sœur Annie Courage. Celle-ci avait quitté N'Djaména en voiture - cinq cents kilomètres à parcourir ! - dans le but d'assurer la couverture médiatique de l'ordination, avec caméra, magnétophone, appareils de photos, quand le chauffeur, trompé sans doute par le bon état d'une route bombée, n'avait pu retenir le véhicule qui glissa dans un tournant et fit un double tonneau. La jeune sœur fut projetée sur le pare-brise qui vola en éclat. Dans sa trajectoire elle franchit la vitre, s'envola hors du véhicule pour se retrouver au sol la colonne vertébrale fracturée, à plusieurs mètres de son siège. Afin de ne pas assombrir la grande journée qui s'annonçait, nous avons préféré tenir la nouvelle secrète jusqu'au lendemain. Mais en contemplant les images fixes du Mont et des arbres, mon esprit se reportait constamment à la trajectoire mortelle de la religieuse : insoutenable superposition de deux visions qui ne concordaient pas. Dans mon désarroi, j'attendais confusément que me soit donné un signe.

[164]

Ce 29 avril 1990, entre 6h et 7h du matin, prirent place dans le Jardin, s'asseyant à même le sol à l'ombre des caïlcédras, environ deux mille personnes, dont cinq cents tout au plus étaient des chrétiens. Une partie importante de la population locale - adeptes de la religion ancestrale de la Margai, musulmans, chrétiens - s'était déplacée pour l'événement : l'élévation au sacerdoce d'un fils du pays, Debi Yomtou Soussa, jésuite, premier prêtre originaire de la région. Un contingent de militaires assurait une discrète protection aux alentours. Les évêques et le clergé - parmi lesquels je me trouvais assis - étaient placés en face de la foule, hors de la zone d'ombre des caïlcédras, mais protégés du soleil par un long et étroit toit de paille habilement monté pour suivre le parcours de l'astre. On voyait que les organisateurs avaient pris en compte l'ardeur du soleil de la savane. Ainsi ai-je vu glisser l'assistance au cours de la cérémonie, de ma gauche à ma droite, en fonction de l'ombre mouvante que leur servait le parasol des caïlcédras. Seul, debout, face aux célébrants, stoïque sous le soleil, le jeune prêtre !

J'ai assisté dans ma vie à de nombreuses ordinations sacerdotales. Elles suivent un rituel identique partout dans le monde et sous un même soleil. Pourtant, à chaque fois, une [165] parole, un geste ou même un imprévu donne soudain à la cérémonie hiératique qui se déploie sur plusieurs heures une actualité fulgurante. Cette fois, ce fut un air de flûte. Après les paroles de la consécration, la règle liturgique impose de faire chanter à la foule une hymne d'acclamation appelée 'anamnèse'. Était-ce par crainte de prendre de court une assistance au trois-quarts non-chrétienne, les organisateurs avaient remplacé le répons habituel par un simple air de flûte traditionnelle, joué par un musicien du village. Une flûte faite à partir de la corne d'un animal. Bouleversant effet de ces quelques notes lancées dans le silence qui suit les paroles saintes, sous la haute voûte des caïlcédras, face à la muraille réfléchissante des rochers roses du Mont Guéra... Quelques notes pures et simples s'élevant comme un don fait à Dieu : l'âme de la religieuse, le sacrifice du prêtre. J'ai été tellement ému et apaisé par la portée symbolique de la phrase musicale issue du pays que j'ai prié ainsi : « Que tout s'arrête ici ! Restons-en là ! Que maintenant vienne la mort ! »

Prière inexaucée ! Il était dit que la liturgie se poursuivrait. Elle fut close par un geste d'une aussi grande portée que l'anamnèse : l'em-

brassement du nouveau prêtre [166] par ses confrères et par les siens. Quand la foule, restée discrète et presque muette durant la cérémonie - à la différence des ordinations faites dans les régions à majorité chrétienne, comme au Sud-Cameroun - vit le tout premier missionnaire de la région, un vieil homme présent sur les lieux depuis une quarantaine d'années, embrasser le jeune tchadien, elle laissa éclater sans retenue son enthousiasme. Ce qu'il faut de sanglots pour un air de flûte douce, et ce qu'il faut d'années pour un accord parfait !

[167]

Ici ou là en Afrique.
Récits et péripéties.

V

MAGIE

MÉDIATIQUE

[Retour à la table des matières](#)

[168]

[169]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

V. MAGIE MÉDIATIQUE

20

INCONTOURNABLES JOURNALISTES !

[Retour à la table des matières](#)

Pour préparer la parution de mon livre « Les yeux de ma chèvre », la Maison Pion avait envoyé à des magazines ce qu'on appelle dans le milieu 'les bonnes feuilles', des extraits de l'ouvrage susceptibles d'appâter des journalistes. C'était en septembre 1981 et je séjournais à Paris. Un jour je reçus de l'éditeur un coup de fil m'annonçant la bonne nouvelle : un magazine à grand tirage, dont je tairai le nom, était intéressé : « S'ils vous mettent 'en premier document', ça y est, vous êtes lancé ! » Je savais qu'aujourd'hui un livre n'est lu que s'il bénéficie d'un grand support médiatique. À moins que l'auteur ne soit déjà célèbre, ce qui n'était pas mon cas. Par contre être présenté au public par ce magazine me déplaisait. Celui-ci donnait dans le sensationnel et, ce qui était pire à mes yeux, le ton de ses articles sur l'Afrique, à l'époque, frisait le racisme. Perplexe, je demande l'avis des [170] jésuites de Paris qui me conseillent d'accepter : il faut sortir du pré carré des

revues chrétiennes ! Mais je devrai poser mes conditions, dont la principale était le droit de lire le texte de l'interview avant sa parution.

Consulté à son tour, Jean Malaurie, le directeur de la collection 'Terre Humaine' qui accueillait mon livre chez Plon, m'avertit que jamais un journaliste n'accepterait cette condition. Cela ne se fait pas dans la profession. Devant ma détermination et désireux que je me prête quand même au reportage, il me donna ce conseil : « Au bout de dix minutes d'interview, quand celui-ci sera bien entamé, posez vos exigences, mais ne le faites pas avant de commencer, autrement il vous mettra dehors. Peut-être le journaliste cédera-t-il, sinon libre à vous de partir ! » Et quand je lui eus dévoilé le nom de la journaliste, car c'était une femme, il me mit en garde : « Cette personne est connue pour son goût des pratiques magiques et parapsychiques ! » De quoi renforcer mes défenses.

Je me rends rue Pigalle où la journaliste, que j'appellerai Mme Francine, m'a donné rendez-vous. Il est 15h. Je pense être quitte après dix minutes d'interview ou une heure [171] au plus, selon qu'elle accepte ou non mes conditions. C'est une femme encore jeune, affable, légèrement fardée, vêtue avec discrétion. Connaissant mon statut de prêtre, je devine qu'elle ne veut pas m'effaroucher. Elle m'introduit dans son salon et, aussitôt, je réalise qu'elle a minutieusement préparé notre entretien. La rue Pigalle, malgré le nom du quartier, est du genre bourgeois et le vaste salon à plafond haut digne du XVI^{ème} arrondissement. Mais ce qui me frappe immédiatement est l'entassement des fétiches africains le long des murs, certains de grande beauté : masques, statues, sculptures. On aurait dit qu'elle avait fait monter chez elle pour la circonstance le contenu d'une galerie d'oeuvres d'art.

Un minuscule magnétophone est posé sur une tablette à côté du fauteuil confortable où je suis invité à m'asseoir. Quant à elle, elle se met en position de yoga, à plat sur une natte, les jambes repliées, presque à mes genoux. Mais l'interview commence mal. D'abord, elle m'annonce que notre conversation durera jusqu'à 19h. ! Cinq heures d'interview, me dis-je in petto, elle pourra découper l'entretien à volonté et me faire dire ce qu'elle voudra ! Et puis ses questions restent dans le domaine des généralités et ne servent pas mon plan : « Aimez-vous l'Afrique ? Est-ce que le [172] Cameroun est un beau pays ? N'est-ce pas que les gens là-bas sont accueillants, etc. ? » Je vois les minutes passer sans qu'aucune question ne justifie la phrase que j'ai au

bout des lèvres. Or, à la dixième minute exactement de notre conversation anodine - ah ! la perspicacité de Jean Malaurie ! - voici qu'elle me demande sans changer de ton : « Expliquez-moi donc pourquoi les Africains vont chercher dans la sorcellerie les causes de leurs maladies ! » Ma réaction est prête : « Madame, je vais vous demander d'arrêter un instant le magnétophone ». Ce qu'elle fait aussitôt, interloquée.

« Voyez-vous, Madame, vous abordez là un point sensible et même névralgique de la Tradition. Voulez-vous que je vous en parle en toute confiance ? » - « Bien sûr ! C'est pour cela que je vous ai fait venir ! » - « Je vous demanderai alors de bien vouloir me communiquer le texte de l'interview quand il sera rédigé. » - « Comment ? Mais vous n'y pensez pas, ça ne se fait pas ! Même Giscard d'Estaing n'a pas exigé cela ! » Je la sens sur le point d'éclater. Je me force à parler le plus calmement possible : « Vos bases sont à Paris, Madame, comprenez que les miennes sont en Afrique. Votre magazine a beaucoup de lecteurs là-bas. Je ne peux pas risquer de choquer mes amis [173] pour tel ou tel mot, tel ou tel jugement qui m'aurait échappé. Et vous, à distance, comment pourrez-vous faire la part des choses ? » Elle a senti que j'étais prêt à m'en aller et, tout en maugréant, finit par accepter de m'envoyer son texte : « Bon, on fera une exception ! » Alors j'ai parlé librement sans retenue plusieurs heures durant.

Avant de la quitter, j'ai voulu qu'elle me présente sa collection d'objets d'art, en particulier les statues qui avaient assisté impavides à notre entretien. L'une d'elles surtout m'intriguait car je voyais saupoudrés sur sa tête des grains de gros sel de cuisine ! « C'est un fétiche nigérian que j'aime beaucoup, me dit-elle, et qui me protège. C'est moi qui ai mis le sel (je m'en doutais). Mais ce n'est pas à vous que je dirai pourquoi... Ce salon est traversé d'énergies négatives. Je dors le jour et je travaille la nuit. J'entends des sifflements étranges et des bruits sourds. Vous voyez le bord du plafond ? Là où il y a de la peinture blanche fraîche ? » De fait je remarquai que l'arête du plafond à l'angle du mur, au-dessus de la porte d'entrée du salon, avait été repeinte récemment. « Les bruits partaient de là. J'ai fait venir un plombier qui a découvert une vieille canalisation hors d'usage avec un coude d'un genre qu'il n'avait jamais vu. Je lui ai [174] fait tout arracher ! » Je quittai Mme Francine abattu. Quelle idée avais-je eu d'accepter ? Mais les jeux étaient faits.

Quinze jours plus tard, étant à Abidjan, je reçois un télex de Mme Francine qui contenait l'interview ramené à cinq pages, prêt pour l'impression. Je le lis attentivement et le trouve conforme à ma vision de la médecine traditionnelle, mises à part quelques erreurs de détail. Soulagement et admiration pour la performance de la journaliste ! Mais le titre de l'article comportait un contresens : « Un jésuite chez les sorciers ». Toute mon argumentation avait consisté à montrer justement que les guérisseurs - ces fameux nganga que j'avais fréquentés pendant cinq ans - étaient les adversaires des 'sorciers', littéralement des 'contre-sorciers' ! Je ne pouvais plus me présenter dignement devant eux si j'étais compromis par un titre pareil ! Je téléphone donc à Mme Francine au cours de la nuit, plus assuré de l'atteindre à ces heures-là que pendant le jour, pour la féliciter d'abord de la qualité de son texte. « Mais le titre, je ne peux pas l'accepter. Je vais vous en proposer un autre : *Un jésuite chez les voyants*, qui est plus exact et tout aussi commercial ! » - « Les titres ne dépendent pas des journalistes, me répond-elle sèchement. Il revient au directeur de la revue de les [175] choisir ! » - « Veuillez, s'il vous plaît, lui proposer le mien. Je vous envoie une lettre avec mes arguments. » Tâche donc de trouver ton chemin dans les méandres du magazine, ma petite proposition !

Invité à Paris pour la sortie du livre, je me rends chez l'éditeur qui vient de recevoir la revue avec l'interview placé en 'deuxième document'. Le titre est devenu : « Un jésuite chez les féticheurs », un compromis peu satisfaisant. Mais les gens de Pion sont comblés parce que le numéro est consacré à la mort de Georges Brassens, avec une grande photo de lui sur la couverture. Quel voisinage, moi qui suis un fan de Brassens ! Le numéro, me dit-on, se vendra à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires et mon interview passera avec toute la fournée ! L'attachée de presse - mon cicérone pour les deux semaines de rendez-vous à venir avec les média - m'emmène au siège du magazine dans l'intention de retirer une cinquantaine d'exemplaires : « Les journalistes liront l'interview. Un livre, ils n'en ont pas le temps ! » Je me dois de rendre une visite de courtoisie à Mme Francine qui est à son bureau. Dès qu'elle me voit, elle devient rouge de colère : « J'ai bien reçu votre lettre. J'aurais jeté l'interview au panier si je ne m'étais pas engagée avec [176] Plon ! On ne dicte pas ses conditions aux journalistes. Est-ce que vous savez quel pouvoir nous avons ? Votre interview, je ne l'ai mis qu'en 'deuxième document' et votre lettre elle est

dans mon bêtisier ! » Je balbutie quelques mots pour me justifier et sors rapidement avec l'attachée de presse. Celle-ci - incontournable, elle aussi - fera parvenir le soir même à Mme Francine - était-ce intentionnel ? - un beau bouquet de pivoines.

[177]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

V. MAGIE MÉDIATIQUE

21

ISSA, GRAND MAÎTRE INTERNATIONAL

[Retour à la table des matières](#)

À la différence de beaucoup de grandes villes d'Afrique, Abidjan dispose presque partout de trottoirs, même dans des quartiers populaires comme Adjamé et Marcory. Ces trottoirs, on se le figure, ont pour fonction de permettre aux marcheurs d'avancer sans risque. Ils servent aussi d'espace de jeu pour les 'joueurs de dames', ce qui force les passants à les enjamber ou à les contourner, sans que ceux-là ne perdent pour autant leur concentration. Je me passionnais à les regarder avancer le pion, lequel est le plus souvent une capsule de bouteille, un petit carreau ou un haricot sec. Le damier est doté de cent cases, selon les normes réglementaires internationales, même s'il est découpé dans une toile cirée ou un morceau de contre-plaqué.

[178]

Ceux qui jouent sur les trottoirs sont le plus souvent des jeunes gens. Je n'ai jamais vu de filles avec eux. Quant aux 'damistes' plus

âgés, ils se replient à l'intérieur des salons des maisons ne daignant pas se mesurer aux plus jeunes : le jeu a sa hiérarchie. Sur les trottoirs, on joue assis par terre sur ses talons ou carrément au sol avec devant soi le damier posé sur un parpaing. Le rythme des échanges est très rapide. Il est de bon ton de claquer le pion sur le damier plutôt que de l'avancer en le glissant, surtout quand on réussit à 'faire dame'. Et c'est ainsi que j'ai découvert Issa qui gagnait toutes ses parties.

Je joue aux dames depuis que je suis petit. J'ai même inventé un coup imparable à l'âge de dix ans qui a été imprimé dans le 'damier boulonnais' : un blocage en trois temps de la dame adverse au bout de la diagonale. Mon père, qui était un joueur classé et qui faisait des compétitions, m'a promis un grand avenir dans ce jeu. Ce qui s'est réalisé, mais par l'intermédiaire d'Issa. Quand nous étions à Paris et qu'il jouait au 'damier parisien', dans la salle du fond d'un café du Boulevard Saint-Germain, mon père m'emmenait parfois avec lui, à condition que je garde un silence absolu. L'Afrique y était présente avec un personnage respecté dans ce [179] milieu fermé, un Sénégalais, nommé Voldoubi, qui était de première force et battait même mon père.

Mes frères et moi allions nous mesurer à Voldoubi dans le hall d'entrée du grand magasin de la Samaritaine où il collectait un peu d'argent en jouant contre qui se présentait. Vous lui donnez cinq francs. S'il perd, il vous les rend et s'il gagne ou fait partie nulle avec vous, il garde la somme. Autant dire qu'il la conservait toujours. C'était pour mon père une façon discrète d'aider le champion sans l'humilier. Voldoubi n'était pas le seul grand joueur africain. Depuis longtemps il existe une tradition du jeu de dames en Afrique de l'Ouest dont sont sortis des noms d'experts. De passage à Dakar, j'ai tout fait pour rencontrer Babassi qui était célèbre dans le milieu des 'damistes', mais en vain.

Issa m'étonnait par sa façon classique de jouer. Il avançait ses pions par le centre comme on conseille de le faire dans les manuels. Pourtant ses connaissances livresques étaient nulles dans le domaine. Son niveau scolaire ne dépassait pas la classe de troisième, alors qu'il devait avoir plus de vingt ans. Je me disais qu'il avait un talent naturel et je me décidai à l'aider à progresser. Et l'occasion se présenta de [180] façon providentielle. J'appris que le meilleur joueur de l'heure, le Hollandais Jurg Wiersma, devait faire escale à Abidjan sur sa route vers Bamako, où se tiendrait le championnat du monde pour l'année

1978. À cette occasion, le ministère du tourisme avait organisé une rencontre de promotion dans un hôtel de la ville, au cours de laquelle Jurg Wiersma jouerait une 'simultanée'.

La simultanée, pratiquée également dans le jeu d'échec, est un exercice de voltige. Le champion affronte une vingtaine de joueurs en même temps, chacun d'entre eux restant devant son damier tandis que lui fait le tour. On ne joue qu'un seul coup à la fois. Lui n'a pas de répit pour réfléchir avant de jouer, quand ses adversaires ont tout le loisir de le faire avant qu'il ne repasse. Je m'inscris donc pour la compétition et je fais un tel éloge de Issa à l'organisateur que celui-ci l'invite. De cet événement je garde une photo où l'on me voit lever les bras au moment de l'abandon et une signature de consolation du champion sur mon damier. Quant à Issa, il fut le seul des vingt joueurs en lice à faire partie nulle. Du coup, le Ministre du Tourisme le choisit pour représenter la Côte d'Ivoire au championnat du monde de Bamako.

[181]

Issa revint de Bamako couvert de lauriers mais sans le sou. Au cours du tournoi il avait battu le champion de France, s'il vous plaît, et d'autres joueurs de renom, ce qui le plaçait au treizième rang de la hiérarchie mondiale avec le titre de 'Grand Maître International' ! Les journaux locaux parlaient avec fierté de ce jeune prodige ivoirien. J'étais stupéfait de cette ascension vertigineuse en un rien de temps, à partir d'un jeu de trottoir jusqu'aux plus hautes sphères d'une compétition internationale, mais, je dois l'avouer, je restais un peu inquiet pour son avenir. Qu'est-ce que Issa, jeune chômeur de quartier, allait bien faire de son titre ?

Voilà un garçon capable de se concentrer pendant les deux heures que dure en moyenne une partie, pouvant s'abstraire de la figure du jeu pour prévoir les coups à venir jusqu'à sept ou huit temps à l'avance, et condamné à vivoter dans son quartier... Quel gâchis ! J'étais alors directeur de l'Inades, un institut social tenu par les jésuites. Nous avions une grande bibliothèque ouverte aux étudiants. Je me suis dit qu'il pourrait peut-être photographier des yeux les livres, se souvenir mieux qu'un autre de leur emplacement et faire un utile bibliothécaire. Et je l'engageai. Mais les livres, ce [182] n'était pas son fort. On le déplaça au secrétariat où il apprit à taper à la machine à écrire et, de-

vant cet instrument qui tient la surface d'un damier, il fit bon usage de ses capacités de concentration.

Assez vite un problème se posa. Il lui fallait honorer son engagement à l'institut et répondre à de nombreuses sollicitations pour participer à des coupes, des championnats, des tournois, que ce soit à Abidjan ou à l'étranger. Il m'a fallu faire preuve souvent de compréhension et j'ai voulu le voir à l'œuvre pour me convaincre de son sérieux. Ainsi me suis-je rendu un jour à l'Hôtel Ivoire, le plus prestigieux des palaces d'Abidjan, où il devait jouer. De loin - car le public n'avait pas le droit d'approcher - je voyais sa silhouette penchée sur le damier, avec en face de lui un personnage impressionnant de calme, et sur sa droite la pendule qui comptait le temps des coups. Un arbitre se tenait assis devant les deux protagonistes, immobile, les bras croisés. Issa, qui souffrait ce jour-là d'un fort accès de paludisme, était emmitouflé dans un imperméable kaki, je me souviens, pour se protéger du froid de la climatisation. Rien ne pouvait le distraire de ces diables de pions à pousser vers son partenaire. Jeu envoûtant que celui-là : deux masses de pions de [183] front dans un si petit espace ! Si vous flirtez avec lui, il ne vous lâchera pas ! Je me suis toujours gardé d'en faire ma passion.

Mon père disait à mes frères et à moi que c'était un plus beau jeu que les échecs. Pourquoi ? A cause de sa simplicité même. à intelligence égale, nous expliquait-il, les joueurs peuvent prévoir plus loin qu'aux échecs l'avenir de la partie. Et de ce fait ils diminuent l'importance du facteur chance sur la marche du jeu. Je fermais donc les yeux sur les absences d'Issa. A l'institut, à l'heure de la pause, il lui arrivait de venir dans mon bureau avec son damier et nous faisions une partie. Il me ménageait. Quand je tentais une parade qui allait me mettre en difficulté, le Grand Maître International la commentait avec un dosage subtil de respect et de pitié qui faisait mon bonheur : « Il n'est pas tout à fait sûr, il me semble, disait-il d'un ton neutre mais ferme, que ce soit le meilleur coup à jouer ! »

[184]

[185]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

V. MAGIE MÉDIATIQUE

22

LA FÊTE DE LA BÉATIFICATION

[Retour à la table des matières](#)

Un soir du mois de janvier 1972, je reçois dans ma chambre la visite impromptue de Jean Géli. Les occasions de se rencontrer dans un collège comme Libermann ne manquent pas dans la journée. Il a donc quelque chose qui le tracasse à me confier : « Ecoute, me dit-il, je ne vais pas te déranger longtemps. Le ministère de la jeunesse et des sports m'a contacté. Us veulent me donner une médaille pour les services que j'ai soi-disant rendus depuis que je suis au Cameroun. Tu me vois, moi, à mon âge, recevoir une médaille ? Vous allez tous vous foutre de moi ! »

Il s'assoit sur le bord de la table avec son cigare au bec - un certain cigare sans marque, roulé au pays et faisant partie de son personnage - et me regarde de côté en clignotant de l'œil droit, ce qui n'a aucune signification car c'est un tic qui le prend souvent. Par contre le pincement des lèvres sur le cigare est chez lui un signe de malice et je [186]

l'interprète comme une façon de relativiser ce qu'il vient de me dire. Pour moi, il est clair qu'il a envie de cette médaille parfaitement méritée, avec seulement la crainte que nous, ses compagnons jésuites, critiques et caustiques comme nous le sommes, nous trouvions cette récompense déplacée. « S'il s'agissait de la Légion d'honneur, lui dis-je, je te comprendrais : nous ne sommes pas venus ici pour servir la France. Mais une médaille camerounaise accordée à un Français, après l'Indépendance, c'est exceptionnel ! Je trouve que ça vaut la peine d'accepter. » - « Tu crois vraiment ? » Et il part sur ces mots, assuré du soutien de ses bases arrière.

Jean Géli et moi, nous sommes arrivés ensemble au collège Libermann de Douala en 1957, trois ans avant l'Indépendance. Nous avons vécu des années non pas tragiques mais troublées dans cet établissement scolaire confié à une équipe de jésuites qui se trouvait être exclusivement composée de Français la première année. Je me souviens avoir traversé la ville avec lui au volant de la camionnette du collège pleine d'élèves, qui portait le sigle LIBERMANN peint sur le devant du capot. Les passants applaudissaient à notre passage : 'Libermann', en pidgin english, la langue de la rue, cela pouvait donner à la rigueur : « Homme libre ». Et nous [187] nous disions lui et moi : « Opportune méprise ! ». C'était le nom du fondateur d'une congrégation missionnaire ! Les ovations n'étaient pas volées. Dès notre arrivée nous avons sincèrement milité pour une vraie indépendance, encouragé les élèves à prendre conscience des valeurs culturelles de leur pays, au point que dans certains milieux français on nous taxait de 'racistes à rebours' ! Une médaille camerounaise équivalait à une reconnaissance officielle de l'éducation donnée et nous honorait tous.

En 1972, quinze ans après son arrivée, Jean Géli était devenu une figure populaire du sport camerounais. Sa compétence et son goût de la compétition en faisaient non seulement un spectateur passionné des matches de football, son sport de prédilection, mais un entraîneur efficace pour l'équipe du collège. Sous sa houlette, celle-ci gagnait la plupart des championnats scolaires. Nous lui reprochions même de recruter des élèves pour leur habileté à manier le ballon, sans regarder de trop près leur carnet scolaire. N'allait-il pas, mine de rien, jusqu'à débaucher de jeunes talents dans des collèges rivaux ? Le terrain de sport était à ses yeux un lieu privilégié d'éducation.

Des récompenses, il en avait déjà reçu. Les années passant, certains de ses anciens joueurs avaient même intégré l'équipe nationale de football. Je me rappelle son émotion quand lui arriva de Rio de Janeiro une carte postale signée par tous les membres de l'équipe du Cameroun, entraîneurs compris. Des déceptions aussi. Son œil de recruteur ne le trompait pas. Je l'ai vu repérer un balayeur du cinéma voisin, un garçon de deux mètres de haut, et s'entremettre pour que son patron le laisse s'entraîner au basket dans la salle du collège. Seul le bas niveau scolaire du géant - qui n'avait pas son certificat d'études primaires ! - a dissuadé Jean Géli d'en faire un joueur pivot pour l'équipe du collège. Et je me souviens de sa peine quand son protégé disparut un jour pour rejoindre un club français, sans même le prévenir ! Bref, une médaille du mérite camerounais pour un promoteur du sport aussi désintéressé, à mon avis, n'était que justice !

Le 11 février 1972, fête annuelle de la jeunesse, jour férié, jour sans classe. Le matin, les établissements scolaires défilent au son des fanfares et l'après-midi se joue le match de foot tant attendu entre deux équipes de la ville. Monsieur le Préfet profitera de la mi-temps, comme chaque année, pour décerner des médailles aux valeureux serveurs du [189] sport camerounais. Tel est le programme. Et, pour en suivre la dernière phase, je trouve tant bien que mal une place dans les gradins bondés du nouveau Stade Omnisport de Douala qui peut contenir jusqu'à trente mille spectateurs. Un chiffre certainement dépassé en la circonstance si l'on compte tous les jeunes se tenant debout au sommet des gradins, sur le pourtour supérieur du stade.

Là-haut, c'est devenu un vrai jeu que de pousser un spectateur par le dos pour qu'il dévale les gradins jusqu'au bas, comme un ballon de chair, rebondissant sur les têtes ou les genoux des gens assis dans les gradins et relancés par eux : un sport de voltige apprécié et applaudi par les jeunes qui attendent le début de la compétition. Enfin les deux équipes entrent sur le terrain et le vrai match peut commencer. A la différence de mes voisins je ne m'intéresse que distraitement à un jeu de niveau moyen, selon moi, pratiqué par deux équipes scolaires ne comprenant même pas, pour une fois, celle du collège Libermann. Mauvais augure pour le futur décoré ! Et, contrairement à un supporter ordinaire, j'attends la mi-temps avec une certaine anxiété.

[190]

Les deux équipes rentrées provisoirement se reposer au vestiaire, le terrain reste vide pendant quelques minutes. Puis je vois entrer en file indienne une dizaine de personnes, toutes en vêtement sombre, hormis le Père Jean Géli qui arbore une soutane blanche immaculée. Elles vont se placer en ligne au centre du terrain, guidées par un organisateur. « On attend Monsieur le Préfet », grogne le speaker au micro. Et les minutes passent. Je regarde ma montre : la mi-temps est terminée. Ce retard n'est pas du goût des spectateurs qui commencent à siffler pour que le match reprenne, peu concernés par les décorations. Je me dis que la colère montante des jeunes est un mauvais présage pour la cérémonie de remise des médailles : être récompensé pour avoir servi la jeunesse du pays au milieu d'un chahut de jeunes n'a pas grand sens ! Finalement le haut fonctionnaire arrive avec vingt-cinq minutes de retard, précédé des porteurs de coussins sur lesquels on peut voir miroiter les médailles, ce qui provoque l'hilarité d'une foule prête à saisir toutes les occasions pour se défouler.

L'attribution des médailles commence dans l'indifférence générale. Par exemple : « Pour Madame Ndoumbé Paulette, le mérite de deuxième classe en vertu des services [191] rendus au sport camerounais ! » Personne n'applaudit, sinon l'entourage du Préfet. Je vois mon Jean Géli, bien détaché dans sa soutane blanche, dépassant d'une tête ses co-médailleurs, et qui attend son tour stoïquement. Je m'imaginais son agacement. Il reste trois personnes à décorer avant lui et l'indifférence du public vire à la somnolence. Mais quand son tour arrive et que le Préfet prononce son nom, trente mille jeunes se lèvent et applaudissent à tout rompre : « Père-Gé-li, Père-Gé-li, Père-Gé-li » ! Je suis si saisi que j'en ai la chair de poule. Lui-même me dira ensuite qu'il a failli s'effondrer d'émotion. Quel mot juste employer pour traduire la 'vox populi' ? Un vrai triomphe ? Mieux, une béatification !

[192]

[193]

Ici ou là en Afrique.

Récits et péripéties.

V. MAGIE MÉDIATIQUE

23

NUL N'EST PROPHÈTE EN SON PAYS

[Retour à la table des matières](#)

Le fax tombe enfin sous mes yeux le lundi 21 octobre 1996, alors que je me trouve à Mbaïki, une sous-préfecture écartée du Sud de la République Centrafricaine où j'anime une session sur la sorcellerie et ses rouages, à la demande de l'évêque du lieu. Ce fax a d'abord été envoyé de Paris à mon domicile de Douala, de là il fut dépêché à Bangui par les soins de mes confrères. Et de Bangui à Mbaïki par la route... C'est miracle qu'il me soit parvenu : « Désirons beaucoup votre contribution aux journées « Regards ethno-psychiatriques » que nous organisons à la Maison de la Chimie, 22 rue Saint-Dominique, Paris VIIème, le 24 et le 25 octobre. Thème général : « D'où viennent les enfants ? » Vous intervenez le jeudi 24 à 9h30. Frais de voyage et d'hébergement remboursés. » Signé Tobie Nathan.

[194]

Celui qui serait en possession de ces seuls éléments pourrait s'étonner que l'on fasse venir à Paris un jésuite vivant en Afrique pour savoir d'où viennent les enfants ! Je dois fournir les informations complémentaires suivantes : la cinéaste Monique Tosello et son équipe avaient pu filmer à Douala, l'année précédente, le traitement coutumier d'un enfant autiste en bénéficiant de mes entrées dans les milieux de la médecine traditionnelle locale. La séquence est intitulée « L'enfant-cordon », et je sais qu'elle a retenu l'attention de Tobie Nathan qui soigne des migrants africains au Centre Devereux de l'Université de Paris VIII. Voilà !

Pourquoi diable ai-je accepté de m'y rendre ? Deux jours et deux nuits seulement pour atteindre la rue Saint-Dominique, c'est fou ! Un démon secret me pousse à relever le défi. Je parcours le tronçon Mbaiki-Bangui par la route sans encombre. Mais ce n'est pas le cas pour la traversée de Bangui, la capitale du pays, qui connaît alors une période de turbulences. Une partie de la ville est occupée par des militaires mutins et je dois mettre à contribution le réseau de relations de la Mission catholique pour obtenir un billet sur [195] Paris et arriver sain et sauf à l'aéroport, la veille de ma conférence.

L'avion décolle à 23h. Comme je n'ai jamais réussi à dormir assis, j'emploie mon temps à ruminer ce qu'il me faudra dire demain matin au petit groupe de psychiatres : une intervention que je n'ai pas eu le loisir, et pour cause, de préparer soigneusement comme il eût fallu ! L'enfant-cordon est un petit être de quelques mois qui refuse toute relation avec son entourage. Selon l'interprétation traditionnelle, il veut revenir parmi les ancêtres dont il ne s'est pas encore réellement séparé. Le traitement consiste, avec forces rites éprouvants pour l'enfant mais souvent efficaces, à 'couper' symboliquement ce cordon ombilical qui le relie à l'autre monde et à le persuader de demeurer dans sa famille visible ¹¹. Je revois dans un demi-sommeil la succession des rites une dernière fois, comme on peut réviser sa leçon avant une interrogation, quand nous atterrissons à Paris. Il est 6h30 du matin. Le temps de récupérer mes bagages, de franchir la douane et je saute dans le RER puis dans un métro, comme un automate. Le Vile arrondissement de

¹¹ E. de Rosny, *La nuit, les yeux ouverts*, Paris, Le Seuil, 1996, « L'enfant cordon » p. 123. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Paris, c'est celui de [196] ma famille, je le connais assez pour trouver aisément la Maison de la Chimie où j'arrive à 9h 30 pile...

Le temps de me donner le dossier du colloque et l'on m'achemine vers la scène où je dois présenter tout de suite la séquence de mon film, sans égard pour le voyageur que je suis qui vient de franchir pas moins de cinq mille kilomètres en avion après avoir bravé une mutinerie ! Et sans me laisser le temps de le faire savoir. Stupeur ! Je m'attendais à un public essentiellement composé de quelques spécialistes de l'ethnopsychiatrie, une discipline des Sciences humaines encore confidentielle, et je me trouve en face d'une salle avec parterre et tribune, pleine à craquer. On me dira par la suite qu'il y avait environ huit cents auditeurs ! Ce n'est pas ce dernier obstacle qui me fera reculer après tout ce que j'ai subi, me dis-je pour me donner du cœur ! J'introduis donc le film brièvement et je laisse le soin à l'opérateur de montrer la séquence qui dure un quart d'heure : les images ont cela de bon qu'elles parlent à votre place.

Mais je ne perds rien pour attendre. La lumière revenue, Tobie Nathan m'invite à prendre place avec lui sur le devant de la scène entouré de trois ou quatre personnalités de [197] l'ethnopsychiatrie. Les feux de la rampe sont allumés et m'éblouissent. Je devine derrière les projecteurs, plus que je ne la vois, l'importante assistance. Entre elle et moi s'est épaissi comme un brouillard que n'explique pas seulement le jeu des lumières : hier j'étais à Bangui, avant-hier à Mbaïki, et j'ai passé une nuit blanche dans l'avion ! Je ne suis ni lavé ni rasé et je porte une chemise de brousse avec un chandail que j'ai enfilé en arrivant pour parer au froid vif de Paris. Bref, les plus mauvaises conditions imaginables pour un conférencier !

« Monsieur de Rosny, commence Tobie Nathan, vous nous étonnez ! Vous êtes un prêtre catholique et vous parlez notre langage. Tout ce que vous écrivez dans vos livres et le film que vous nous avez montré vous apparentent à la famille de l'ethnopsychiatrie. Pourtant vous ne reniez pas votre appartenance à l'Eglise. Alors, il faut nous expliquer comment vous faites pour être des deux côtés. Monsieur de Rosny, dites-nous qui vous êtes ? » Je n'avais préparé aucune note mais je gardais quand même en tête un schéma qui devait me permettre de me situer dans le thème du colloque : D'où viennent les enfants ? Je comptais expliquer que dans l'univers traditionnel Douala, les enfants viennent bel et bien [198] des ancêtres. À partir du traite-

ment filmé que l'assistance venait de voir, il m'aurait été relativement aisé de le faire, d'autant que le thème devait soulever l'intérêt des ethno-psychiatres et apparentés.

Mais la question de Tobie Nathan - non pas « D'où viennent les enfants ? » mais « Qui êtes-vous ? » - me prenait complètement de court. Dans l'état où je me trouvais je n'avais d'autre recours que de faire une profession de foi. Vieux réflexe de missionnaire ? Je leur dis simplement que mes recherches en anthropologie n'étaient pas du tout en porte-à-faux avec mes convictions religieuses. Au contraire, elles étaient commandées par l'assurance que rien n'est étranger à Dieu. A vrai dire, je ne me souviens plus très bien de ce que j'ai dit parce que je parlais dans un état de grande confusion. Toujours est-il que la salle à la fin applaudit vigoureusement mon témoignage.

Puis les questions surgirent d'un peu partout sans que je puisse repérer les intervenants à cause des projecteurs toujours braqués sur moi. Ce furent surtout des demandes de précisions concernant le traitement de l'enfant. Mais j'étais tellement étonné d'avoir été applaudi que j'y répondis presque [199] machinalement. Les psychiatres n'ont pas la réputation d'être calotins. Leur discipline leur fait prendre un tel recul par rapport aux croyances des autres, et par un effet de retour aux leurs propres, qu'un bon nombre d'entre eux ne se voient plus chrétiens, du moins au sens courant du terme. Tobie Nathan lui-même est juif, beaucoup de psychiatres à Paris le sont également. S'il avait été chrétien, sans doute ne m'aurait-il pas posé la question d'une manière aussi abrupte. Mais venant de lui, que personne dans l'assistance ne pouvait soupçonner de confessionnalisme, l'interpellation devenait acceptable. Si de moi-même j'avais pris l'initiative d'aborder le sujet, de parler de ma vocation religieuse, de l'Eglise et, pire, des jésuites, comme je l'ai fait, j'aurais rapidement récolté des sifflets ou, au moins, provoqué des remous. Ce qui fut le cas d'un seul intervenant. Et mon temps de parole étant largement dépassé, je laissai la place au conférencier suivant.

Assis dans la grande salle comme un participant ordinaire, je me mis à rire intérieurement, impuissant à communiquer à mes voisins de siège les raisons de ma secrète hilarité. Quel étrange retour des choses ! Voilà que j'avais quitté, en octobre 1949, le Vile arrondissement de Paris pour [200] entrer au noviciat dans le but de devenir missionnaire. Mon projet, à l'époque, était de partir en Chine annoncer la Pa-

role de Dieu', comme celui que formaient dans leur cœur beaucoup de candidats jésuites de ma génération, dans la ligne tracée par de grands devanciers. Les événements et les supérieurs ont fait que j'ai été envoyé au Cameroun. Et voilà qu'aujourd'hui je me retrouve sur mes bases de départ - le Vile arrondissement de Paris - où je suis amené à confesser ma foi devant un parterre de fieffés païens ! Une situation cocasse ou édifiante ? Ou ambiguë ? Mon rire vire au jaune. Quel démon m'a poussé ? Pour qui je me prends ? Qui suis-je donc pour contredire les Ecritures ? N'y lit-on pas : « Nul n'est prophète en son pays » ? Il est grand temps pour moi de retourner en Afrique.

[201]

Ici ou là en Afrique.
Récits et péripéties.

Parcours de l'auteur entre 1956 et 2002 et situation des récits

[Retour à la table des matières](#)

Rappelé pendant la guerre d'Algérie, mai à décembre 1956 : *La Royale - L'honneur du séminariste - La peur au ventre*

Enseignant au collège Libermann de Douala (Cameroun), 1957-1959 : *Les dents du Saint-Père*

Aumônier de l'Université de Yaoundé (Cameroun), 1965-1968 : *Sur la table de ping-pong*

Recherche sur la médecine traditionnelle de la Côte du Cameroun, 1970-1975 : *La sardine et le requin - Noël à Ebodjé - La vieille dame de Jébalé - Du droit de réserve - La fête de la béatification*

Directeur de l'Inades à Abidjan (Côte d'Ivoire), 1975-1982 : *Issa, grand maître international - Ces hommes à la nuque raide - Incontournables journalistes*

[202]

Provincial des jésuites en Afrique de l'Ouest et du Centre, 1884-1990 :	<i>La dame en rose - Les révoltées de la fripe - Portrait de groupe avec dame ~ Une carte d'identité scolaire ! - Le rire de Sara - La solitude du gardien de but - Un air de flûte douce</i>
Préfet des études au collège Libermann de Douala, 1991-1992 :	<i>De Douala à Honolulu avec un porte-documents</i>
Au Centre spirituel de Rencontre, à Douala, 1992... :	<i>La descente de croix - Nul n'est prophète en son pays</i>

Fin du texte